

Musinga Mwa Tiki

Le Jeu des Anciens

Ọláyínká, le choix d'une vie


Vol. 1



LGA

Extrait officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
64 pages

© 2023 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta Ma Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki



Le Jeu des Anciens

Vol. 1

Ọláyínká, le choix d'une vie



Roman

Nouvelle édition

EKIMA MEDIA
La Guerre des Anciens
LGA

Prologue

Àjàní Orobiru Àrìyò-Ológún maintenait son attention sur la forme allongée. On l'avait couchée sur un lit d'herbes à même le sol. Son corps nu était dissimulé des regards par un autre tapis de feuilles qui ne laissait entrevoir qu'un nez fin et une bouche aux lèvres meurtries par le choc de l'accident.

Iyale Mole¹ assise au chevet de la blessée incita son neveu à occuper la place qui lui avait été assignée aux pieds de la gisante. Il y avait autour de ces trois personnages huit autres, postés aux quatre coins de la pièce plongée dans les ténèbres tenues en respect par la lueur d'une lampe posée sur un piédestal.

Le bruit de l'hélicoptère déchira le silence de cette nuit sans lune et sans astres pour habiller le ciel muet. L'appareil se posa lentement et un calme précaire s'étala sur Òyó-Ilé.

Le recueillement dura une heure. *Chief* Àjàní posa de nouveau les yeux sur sa fille mourante. Il n'échangea aucune parole avec les *Awó*², pourtant il perçut clairement leur message d'encouragement et d'espoir. Il se détourna du corps et

-
1. Iyale Mole, grande prêtresse initiée aux plus hauts mystères de la cosmogonie des Òrìṣà. Elle officiait spécialement dans Bàrà, le mausolée sanctuaire des *Ọba* ou rois du royaume d'Òyó en pays yorùbá au Nigéria.
 2. Babalawó et Iyanifa son féminin sont les prêtres ayant la maîtrise de l'oracle Ifá. *Awó* est le nom commun qui les désigne également.

regagna la sortie. Kankafo¹ et Basorun² l'attendaient. Les trois hommes n'échangèrent aucune parole.

Plusieurs mètres plus loin, ils s'installèrent dans la voiture qui démarra. Cinq minutes plus tard, la masse sombre de l'hélicoptère apparaissait. Les passagers du véhicule en descendant et toujours silencieux, ils couvrirent la distance qui les séparait de l'appareil devant lequel se tenait un homme à la carrure impressionnante. Il était tout de noir vêtu. De ce noir profond semblable à la couleur de son vaisseau.

Ils montèrent dans l'engin les uns à la suite des autres. Le pilote manipula ses instruments de navigation et l'hélicoptère s'arracha du sol.

Il subit sa transformation à cinq kilomètres au-dessus d'Òyó-Ilé. Le vol dura moins d'une heure. L'appareil se posa en douceur sur la piste. Iwulô brillait de toutes ses lumières. Au bas de la passerelle se tenaient cinq personnes, trois hommes et deux femmes. Le silence régnait en maître et aucune parole ne fut échangée. Les trois véhicules prirent possession des visiteurs et s'éloignèrent vers leur destination qu'ils atteignirent quarante-cinq minutes plus tard.

Le palais était somptueux. C'était une série de sept bâtiments principaux dont le plus haut atteignait sept étages et le plus bas ne dépassait pas quatre niveaux. Pour une fois, aucun des invités n'éprouva l'envie d'admirer ce chef-d'œuvre d'architecture. Le souci, qui leur valait d'être à plus de deux

1. Kankafo, général d'armée, commandait les troupes des rois d'Òyó.

2. Basorun, premier prince du conseil Òyó Mesi qu'il dirigeait.

Il était le second personnage le plus puissant après *Oba*. Pour en savoir plus sur ces trois personnages historiques, lire *Lidé du Jeu des Anciens*, vol. 2, à paraître.

mille kilomètres de chez eux, méritait l'extrême concentration dans laquelle ils étaient tous plongés. Le Vénérable Maka Tanga, monarque d'Iwulô¹ accueillit les neuf hommes et femmes debout devant un arc constitué de deux arbres millénaires.

Les salutations consistèrent en un échange de signes d'initiés puis le roi invita ses hôtes à le suivre.

Ils franchirent la voûte florale et débouchèrent sur une sorte de quai qui abritait deux embarcations d'une facture assez particulière.

Mais une fois de plus, aucun des personnages n'émit un seul commentaire, pendant qu'ils s'installaient sur les sièges de ces bateaux. Les pilotes dirigèrent leurs engins sur l'eau et quittèrent le couvert du débarcadère. Wuli² la Majestueuse apparut au bout de quelques minutes.

Le vacarme des chutes s'accrut avec plus de précision au bout d'une bonne heure de navigation. L'écran d'eau se matérialisa soudain devant les douze occupants des deux canots. Le Vénérable Maka Tanga à la proue du premier bateau se redressa. Le pilote manœuvra pour stabiliser la pirogue.

-
1. La plus grande des trois îles mythiques, gardiennes de l'accès à quatre autres îles situées dans un autre espace-temps : Koba Taba-la-Bénie et la Lumineuse, Mona Hada la Brumeuse et l'Invisible. Iwulô a deux façades : l'une sur l'embouchure du fleuve Wouri et l'autre au large de l'océan l'Atlantique, dans l'actuel État du Cameroun.
 2. Wuri ou Wuli est le nom du fleuve francisé en Wouri. C'est également l'une des appellations de la régente ou divinité, de ce fleuve chez les Sawa du littoral camerounais notamment ceux qui se réclament d'un ancêtre éponyme comme : Mbongo et appelés Bona Mbongo ou BoMbongo.

Kumna Kédu¹ debout brandissait son Jikuṅ² vers les chutes. Sous le regard attentif des visiteurs l'écran d'eau se scinda en deux. Une ouverture béante, sombre, effrayante se matérialisa.

Les deux navigateurs dirigèrent leurs embarcations vers cette dernière. Toujours debout et solidement campé sur ses jambes, *Kumna* Maka Tanga maintenait la canne pointée. C'était bien lui qui commandait l'ouverture de ces eaux, dont le bruit semblait lui aussi s'être atténué.

La nuit déjà présente sur l'océan sembla gagner en intensité. Le froid s'abattit sur les voyageurs et plusieurs d'entre eux ne purent réprimer des frissons. Il fallait avoir une formation exceptionnelle pour vivre de tels événements et conserver son impassibilité. La traversée de ce chemin froid, où ne brillait aucune lumière, dura plusieurs heures.



C'était comme s'ils s'enfonçaient dans les entrailles même de Wuli. Les ténèbres cédèrent enfin la place à une clarté émanant d'un ciel rempli d'étoiles mourantes.

-
1. Grade initiatique de *Kumna*. Kédu désigne également les premiers habitants de l'Afrique et ne signifie pas noir au sens de la couleur qui est Ikuṅ en langue Jiran.
 2. Tout ensemble canne, épée et tablette disposant de fonctions multiples, le Jikuṅ et son équivalent féminin Jiura sont un équipement à la technologie extraterrestre que seuls les *Kumna* et leurs *Usaṅ* les plus gradés peuvent maîtriser et manipuler. Le Jikuṅ combine l'énergie solaire à celle de son possesseur pour accomplir de nombreuses tâches.

L'aube n'était plus loin.

Le pilote et ses trois passagers venus d'Òyó-Ilé se soumièrent aux rites qui devaient leur permettre d'accéder au cœur du vaisseau vivant de Koba Taba *Nu Namsabè*, la Bénie. Deux dames habillées de tuniques marron foncé leur servirent d'abord une boisson dans des coupelles taillées dans un bois rare. Le breuvage aussitôt avalé leur donna l'impression qu'ils s'éveillaient d'une longue nuit d'un sommeil réparateur. Ils n'avaient aucune idée de la durée de leur passage dans l'ancre de Wuli.

Ils furent ensuite conduits dans deux pièces et invités à se défaire de leurs habits aussitôt remplacés par d'amples boubous bleu clair. La prochaine étape les conduisit dans un grand bassin creusé dans la roche. Une eau cristalline et bien froide occupait ce dernier. Ils firent leurs ablutions, oignirent leur corps humide d'une crème donnée par deux hommes avant de revêtir de nouvelles tuniques d'un vert sombre.

Les vêtements semblaient avoir été taillés sur leurs corps, tant ils épousaient parfaitement la moindre courbe de ces derniers. C'étaient tous des hommes rompus aux combats et leur musculature attestait également de ce long entraînement qui en faisait des guerriers de l'ombre émérites.

Ils reçurent des mains de quatre autres hommes leurs chéchias.

Précédés par leurs hôtes, ils regagnèrent une grande salle à manger. La longue table, autour de laquelle étaient disposés une vingtaine de sièges aux hauts dossiers, avait été dressée pour quatre. Aucune parole ne fut échangée, une fois de plus, lorsqu'ils prirent place sur les chaises apprêtées à leur intention. On ne leur servit aucun aliment solide. Ils vidèrent leur bol dans un bel ensemble.

Ils prirent dans la petite assiette, posée devant chacun d'eux, la préparation se présentant sous la forme d'un bonbon et la portèrent à leur bouche. Aucune grimace, aucune émotion ne dépara les traits de leur visage portant intacte leur concentration. Nul n'aurait donc pu deviner le goût de cette boulette qu'ils mâchèrent longtemps avant d'avaler le mélange.

Trente minutes furent nécessaires, pour que tous ces éléments combinés entrassent en action et préparassent les quatre corps à pénétrer dans un espace hors de leur temps et de leur compréhension terrestre. S'ils marchèrent, ils en perdirent le souvenir. S'ils franchirent des portes et autres escaliers, ils en oublièrent la sensation.

Chief Àjàní, Basorun, Kankafo et le pilote se retrouvèrent dans une pièce occupée par vingt-quatre Anciens. Un homme se tenait devant une baie vitrée. La pièce était circulaire. La baie semblait donc n'avoir ni fin ni début parce qu'elle constituait les murs et donnait véritablement l'impression que tout était suspendu dans l'espace. La table immense, composée d'un matériau translucide autour de laquelle étaient assis les Anciens, épousait les contours de la salle. Au centre de celle-ci, un cube imposant également transparent exécutait des mouvements oscillatoires.

Quatre sièges identiques à ceux occupés par les Anciens matérialisaient autour de la table ronde les points cardinaux. L'homme debout invita d'abord Basorun à s'installer au Nord entre douze Anciens, six de chaque côté. Le pilote prit place juste à l'opposé du Sage d'Òyó Mesi¹, au Sud. Douze Anciens

1. Conseil supérieur qui assiste les rois d'Òyó dans l'administration des affaires du royaume. Lire *Lidé* de *Le Jeu des Anciens*, vol. 1 & 2.

l'encadraient également. Ensuite Kankafo occupa l'Ouest entre le même nombre d'Anciens. *Chief* Àriyò ne fut pas invité à s'asseoir. Mais tous savaient que l'Est était la direction qui allait lui être dévolue, dès que tous les autres préalables auraient été accomplis.

Il fallait revenir à cette immense pièce véritablement suspendue entre ciel et terre. Vingt-quatre Anciens, tous des hommes, représentaient la Force inaltérée, inconnue et terriblement puissante de tout un Continent, celui nommé Kédura : l'Afrique. Ils étaient la Voix des peuples du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Le regard du Commun n'aurait pu décomposer avec exactitude l'agencement de cet espace pourtant nu de toute décoration. L'élément qui, ici, attirait et focalisait l'attention, demeurait ce grand Cube totalement cristallin qui exécutait des mouvements comme mû par sa propre volonté.

Àjàní Àriyò conservait intact son sens de l'observation et comme les deux membres de son Conseil des Sages, il se demandait par quel mécanisme ce Dé géant, dont le volume avoisinant facilement les trente mètres cubes, tenait seul sans aucun support. Pour l'heure, il ne pouvait scruter le sol. Il attendait d'être installé pour s'y livrer si jamais on lui en donnait l'occasion.

L'absence des femmes dans la pièce le surprenait au plus haut point. Il savait pourtant que les Anciens opéraient, en tout, en couples parfaits. Où étaient les compagnes de ces Sages silencieux et majestueux dans leurs amples tuniques de couleur indigo ?

L'homme qui les avait reçus et installés lui était inconnu. Son teint était particulièrement sombre et lustré. Il était le seul à porter une tunique tout aussi bien ajustée, d'un noir qui donnait l'impression de se confondre avec la couleur de sa

peau. Àjàní Àrìyò se tenait droit, les mains croisées derrière le dos. L'hôte se matérialisa dans son champ de vision et Are-mo¹ d'Òyó-Ilé comprit que ce dernier requérait son attention.

Alors il le regarda franchement. Le prince héritier du royaume d'Òyó venait de mener sans coup férir des combats d'une violence inouïe. Il avait vu des hommes, des femmes et des entités de tous horizons perdre leur vie, aussi bien dans la Cause où il avait combattu, que dans l'Effet. Il avait été confronté à l'incompréhensible, l'inénarrable et l'irréfutable. Néanmoins il avait fait preuve, tout au long de ces affrontements, d'un sang-froid que tous avaient admiré. Il faillit pourtant le perdre quand ses yeux croisèrent le regard de son interlocuteur. Jamais il n'avait vu de pupilles aussi noires et brillantes. Le blanc autour de ces iris était sans tache.

Il avait le front haut. Sa tête, comme celle de tous, portait la chéchia noire et ne laissait entrevoir que quelques cheveux d'un blanc saisissant. L'homme était grand et mince. Ses mains comme celles du prince héritier étaient croisées derrière son dos. Il s'inclina devant Àjàní Àrìyò-Ológun puis se redressa lentement.

L'étranger décroisa ses bras. Il leva le gauche et sembla dessiner dans les airs un arc. La voûte ainsi esquissée se matérialisa sous la forme d'une entrée qui laissa entrevoir une autre pièce. Et dans celle-ci, installées autour d'une table semblable à celle des Anciens, leurs compagnes. Quatre sièges marquaient les points cardinaux. Le Nord était occupé par l'épouse de Basorun.

L'Ouest par celle de Kankafo. Quant au Sud, la dame qui

1. Titre porté par le prince héritier, fils d'Alaafin d'Òyó dans l'ancien empire d'Òyó. Lire *Lidé de Le Jeu des Anciens*, vol.1.

y avait pris place était inconnue pour Àjàní-Àriyò qui n'eut pas le temps de s'interroger sur son identité. Car debout à l'Est se tenait Àiná Ayòtúndé. Les deux pièces étaient superposées : celle des dames semblait plus haute d'environ trois mètres par rapport à celle des Anciens. Et au centre le même Dé, translucide et ondulant.

Une dame debout habillée de noir occupait exactement la même place que l'homme, devant Àiná.

Àjàní Àriyò s'interrogeait encore sur cette technologie, quand il eut l'impression que la salle des Dames était en train de s'affaisser lentement sur la leur. Le phénomène dura quelques minutes : le Dé des dames alla s'imbriquer dans celui des hommes. Puis la table des Anciennes descendit tout aussi doucement et se fonda dans celle des Anciens. L'espace s'élargit aussitôt et les sièges des Dames occupèrent les places ainsi créées.

Le Dé avait également doublé son volume. Àjàní Àriyò n'eut pas à vérifier qu'Àiná se tenait à présent à sa gauche.

Il ne fut nullement surpris de voir que Haduŋ¹ Kédu Wólé Adéníji était aux côtés de la jeune femme et que sa propre mère, Ìyá *Oba* Idia Ekinwide s'était matérialisée à sa droite à lui.

Quarante-huit Anciens et Anciennes allaient mener une opération jamais conduite de mémoire de Muntu² dans la

-
1. Haduŋ, mot Jiran signifie maître ou grand guide spirituel.
 2. Singulier de Bantu (Bantou), peuples du grand Kongo. Muntu signifie Homme. Il est plus juste de dire le Muntu que le Bantu comme il est d'usage à cause d'une mauvaise transcription, une fois de plus des historiens, ethnologues et anthropologues occidentaux. Ba est un pluriel dans plusieurs langues du Grand Kongo.

matière dense de Tiga. Dans l'antique forêt d'Òyó-Ilé, une fillette de dix ans était entre la vie et la mort. Dans le sanctuaire inviolable d'Ìyá Fọlášadé d'Ojo, un jeune homme de vingt-quatre ans avait déjà été déclaré mort. C'était son corps que les gardiens du temple séculaire du 1^{er} Akínyelé veillaient.

Quarante-huit Anciens soutenus par le même nombre de Sages s'étaient engagés à modifier ce destin funeste.

La perte de ces deux êtres n'était, d'un point de vue de la destinée de leurs peuples, même pas envisageable. Il avait fallu mener des rites d'une puissance extraordinaire pour réussir à matérialiser à Koba Taba-la-Bénie la liaison cosmique entre Jirakuṅ¹, Aruva² et Tiga³ afin de faire échec au dessein de leurs ennemis de toujours.

Le couple hôte habillé de noir qui menait l'opération n'appartenait pas à leur monde. L'*Awkaṅ*⁴ et sa compagne

-
1. Jirakuṅ, univers deux fois plus grand que le nôtre et qui nous est révélé par les Anciens. Le Jiran en est l'habitant et l'une des langues les plus répandues et les plus achevées car elle possède trois vocabulaires finement élaborés pour désigner la *Matière* visible ainsi que toutes ses potentialités d'évolution et de transformation, la *Matière* invisible source énergétique inquantifiable et ses innombrables déclinaisons et enfin les codes et les symboles sur l'agencement des univers révélés.
 2. Aruva, nom Jiran de notre univers.
 3. Tiga, nom Jiran de notre planète.
 4. *Awkaṅ* et son féminin *Awkanuṅ*, est le nom porté par des ingénieurs Jiran maîtrisant des technologies avancées, capables de modifier non seulement les trames historiques des vies mais également l'inflexion du temps et de l'espace. Ils peuvent, grâce à leurs aptitudes relier les Mondes, et créer des lignes énergétiques à partir d'Ajarifiṅ énergie électromagnétique. Voir *Lidé de l'Univers de NuBi* et *Jaorin des Mondes du Bas* pour en savoir plus sur l'énergie créatrice des univers et des vies.

avaient pris apparence humaine afin que la connexion avec l'univers de Jirakuṅ fût parfaite. L'homme leva cette fois la main droite et esquissa dans le vide des motifs qui prirent la forme d'un faisceau de lumière d'un violet intense. Ce dernier enflamma subitement le Cube qui se mit à osciller de plus en vite. Des éclairs allant du mauve le plus pâle au violet sombre traversaient toute la surface du Dé, ayant atteint une vitesse tellement grande qu'il semblait presque immobile.

L'Awkanuṅ s'éloigna de son compagnon et se positionna face à lui. Elle leva les deux mains et dessina des figures qui donnèrent naissance à un second faisceau lumineux aux tonalités de bleu : du bleu indigo au bleu clair. Et cette clarté s'engouffra dans le Cube. La circonférence offrait à présent un jeu de lumière absolument féérique. Mais cette création n'était pas anodine.

C'était de l'énergie électromagnétique que ce couple était en train de matérialiser, afin de permettre à deux grands Enpora¹ de pouvoir communiquer avec les participants à l'opération.

Les deux faisceaux combinés, le couple *Awkan* exécuta le même geste qui dirigea ce couloir énergétique vers le ciel. La

1. Enpora (lire Inpora) ou Vouloir est l'Intention matérialisée d'un Primordial de Jirakuṅ appelé à l'aide par les Régents ou Anciens d'un système planétaire, stellaire ou galactique. Il s'incarne dans un corps ici humain et en adopte toutes les spécificités pour l'accomplissement de sa mission.

Voie s'ouvrit aussitôt au-dessus du Dé et relia Koba Taba-la-Bénie à la 101^e Koraji Kanabara¹ où se tenaient deux personnages aux traits imperceptibles.

Leur image projetée à des milliards d'années-lumière et relayée par un nombre impressionnant de vaisseaux et de planètes se stabilisa à l'intérieur du Dé qui cessa de tourner.

Nul n'avait émis un seul mot ni même un soupir. Ils avaient été sûrement préparés pour supporter tout cela sans dommage ni préjudice. Àjàní Àrìyò et Àìná ainsi que les autres comprenaient à présent pourquoi ils avaient subi tous ces rites, bu des breuvages et mangé ces aliments d'une constitution particulière. Le prince héritier réalisa enfin qu'ils avaient cessé d'être sur leur Terre.

Le couple cristallisé dans le Dé n'était toujours pas visible. Seuls les contours de leur corps étaient perceptibles. Ils

1. Tūrèṅ Koraji Kanabara (lire Turène Koraji Kanabara) désigne 126 planètes aux proportions faramineuses disposées comme des marches allant de la plus grande à la plus petite, positionnées au milieu d'étoiles, d'autres planètes moins imposantes, comme un escalier vers Eskulé Érènti*. L'expression signifie Les marches vers la Demeure Céleste. Ces planètes sont les relais pour les Ènpora dans leur descente ou leur remontée vers leurs demeures*. Une croyance Jiran dit que les Primordiaux enjambent littéralement ces marches de la 1^{re} à la 126^e sans avoir besoin de rien d'autre que de leur Ènpora. Celui-ci, à mesure qu'il pénètre dans ces Koraji, épaissit l'enveloppe du Vouloir afin de le préparer à s'introduire dans le corps humain plus dense.

* Eskulé Érènti est une pléiade séparant Tūrèṅ Koraji Kanabara du système d'Ita Rundi.

* Univers incompréhensibles, inabordables issus des deux premières explosions créatrices. Lire *Lidé* de *L'Univers de NuBi*, pour en savoir plus sur toutes ces notions.

avaient pour l'heure l'apparence de deux colonnes de lumière instable, l'une bleu indigo et l'autre violette.

La voix de l'*Awkaṅ* s'éleva enfin. Une voix profonde, pénétrante, d'une clarté certaine.

— Salut par la Source à vous Derniers nés de l'univers d'Aruva.

Les quarante-huit Anciens se levèrent pour répondre à la politesse. Les hommes mirent leur main droite sur le cœur et s'inclinèrent. Les femmes croisèrent les leurs sur leur poitrine et s'inclinèrent également. Le couple *Awkaṅ* rendit le salut. La voix remplit de nouveau l'immense salle sans murs.

— Jirakuṅ apporte son aide et son assistance à ses semblables Primordiaux de l'Univers d'Aruva auquel cette planète Tiga appartient. C'est pour répondre à la demande des Alénaṅ Pérakiṅ¹ d'Aruva que les Primordiaux de Jirakuṅ interviennent depuis des millénaires de votre temps dans la destinée de vos peuples. Anaroṅ Kuriṅ² vous sont connus sous divers noms : Olódumarè, Amma, Nyambé, Chukwu, Waqqa, Ma N'gala, Géno, Mess-Iney³ et bien d'autres. Vous êtes l'Enpora de vos Anaroṅ Kuriṅ. Vous savez pourquoi Jirakuṅ, Aruva et Antxapur mènent la guerre indicible contre

-
1. Premiers Éveillés d'Aruva.
 2. Dieux du Chaos. Ces Primordiaux sont ainsi nommés parce qu'ils ordonnent, grâce à leur Ofar ou désir primordial, le Chaos généré par les explosions créatrices secondaires. C'est à eux qu'on doit la géométrie des univers et ses échelles de grandeur établies entre les corps célestes.
 3. Noms des Dieux des cultes premiers d'Afrique subsaharienne. Par ordre de citation, Yorùbá du Nigéria, Dogon du Mali, Sawa du Littoral camerounais, Igbo du Nigéria, Oromo d'Éthiopie, Mandenka du Mali, Fulbé ou Peuls, Tuaregs de l'Azawak (Niger et Mali).

les envahisseurs et destructeurs de vos Œuvres. Il y a plus de 500 ans de votre temps, l'*Organe cosmique* de l'Enpora d'une de nos Primordiales, s'est enfoui dans le sol de la forêt d'Òşogbo¹ pour des raisons qui ne vous sont pas inconnues. Seulement, ce Bloc-Mémoire a été détecté par les Qax². Et ils déploient depuis trois siècles des moyens considérables pour s'en emparer. Nous avons mis en place une opération de récupération de cette pièce maîtresse et en accord avec vous. Nous avons également programmé la descente de nos plus grands primordiaux afin de former la dix-huitième génération de *Kumna-Usaŋ* dont vous, honorables Anciens, incarnez la seizième. Deux Enpora ont subi des attaques que vous avez tous vécues et ils sont sur le point d'être désincarnés. Seulement ce processus n'entre pas dans le *Dessein* de nos Alénaŋ Pérakiŋ ni même de leurs homologues de Jirakuŋ. Les deux Bloc-Mémoire de ces deux jeunes gens ne peuvent être désactivés sans causer des dommages considérables sur Tiga.

Il y a 36 ans de votre temps, j'ai mis au point ici à Koba Taba, en accord avec les Honorables Nanturo et Anamory de Jirakuŋ, les incarnations de plusieurs de vos descendants devant constituer la dix-huitième génération de *Kumna-Usaŋ*. L'Enpora de Notre Vénérable Autoconsciente Jíŋ Kaloŋ

-
1. Òşogbo (Oshogbo) est la capitale de l'État d'Òşun créé en 1991 par la scission de l'État d'Òyó. C'est aussi le nom de la forêt sacrée possédant l'un des sanctuaires les plus puissants dédiés au culte d'Òşun, grande Régente parmi les Òrişà du culte Yorùbá. Un festival annuel mondialement connu y a lieu en l'honneur des Òrişà et plus spécialement Òşun.
 2. Extraterrestre habitant des deux réalités sensorielles de Tiga soit Imaora et les *Mondes du Bas*. Le singulier est Qax. Lire *L'Almanach des Mondes du Bas* pour en savoir plus sur le Qax.

compagne éternelle de l'Anamory Tal Kur était encore humaine sous l'enveloppe corporelle de Dame Jín'á Bosadi¹. L'histoire nous est connue. J'ai exécuté le plan élaboré par Nanturo Al Kalon et qui fut approuvé par Jín Kalon et Jézér Anamory. Les sentiments humains étant une donnée inconnue des Autoconscients de Jirakon, il faut donc croire que Dame Jín'á Bosadi, en choisissant ses parents et en imposant à l'Enpora de Jézér Tal Kur d'agréer d'abord sa propre mère comme compagne, n'a pas mesuré à leur juste valeur les limites morales de Tiga. Nous avons reçu cent-vingt-six flammes lancées depuis votre Terre afin que nous intervenions pour changer quelques fils de ce destin choisi par l'Enpora de nos deux Autoconscients.

Cent vingt-six flammes ! Tel est le nombre des Anaron Kūriņ issus des plans supérieurs de votre Monde invisible et qui se sont incarnés. Il n'y en a pas un de plus. Ce sacrifice est unique dans toute votre histoire. Et les Alénaņ Pérakiņ ne sont pas prêts à y consentir. Il nous faut alors renvoyer chaque flamme auprès de son propriétaire et essayer de sauver les vies de ces deux jeunes gens, pour lesquels vous avez voulu offrir vos propres énergies créatrices. Vous honorables quarante-huit Anciens et Anciennes, représentez ici les cent vingt-six membres de votre Confrérie.

Cent vingt-six flammes apparurent et formèrent au-dessus de l'immense table un cercle de lumière rouge et jaune.

C'étaient des boules d'énergie oblongues pour les rouges

1. Lire *Kamerun Wéma !* vol. 5 du même auteur, Collection MCO, Eki-ma Media à paraître et aussi *Le Jeu des Anciens*, vol.5 *Les haillons de la destinée* Collection LGA à paraître également et enfin *Lidé* de ces ouvrages.

et rondes pour les jaunes. Quarante-huit allèrent se positionner au-dessus de leurs propriétaires tandis que le reste s'élevait légèrement pour former un cercle plus grand.

L'*Awkan* reprit son propos :

— Tiga est privée de ses plus puissants Gardiens. Tiga est sans Sentinelles dans la Cause. Tiga n'a jamais été aussi vulnérable qu'en ce moment où vos Flammes sont neutralisées et incapables d'accomplir leur mission. Qui protège votre Terre contre les manipulations des Qaxum et les attaques incessantes des Qardo Qwadal¹ ? Les Alénañ Pérakiñ ne sauraient tolérer votre défection. Votre requête ne sera satisfaite qu'à certaines conditions. Vous savez lesquelles. Il est temps d'accueillir le Vouloir des Autoconscients de Jirakuñ. Ils sont des Créateurs, des Planificateurs mais également de redoutables Guerriers. C'est essentiellement pour cette aptitude qu'Aruva fait appel à Jirakuñ. Vous savez cela aussi.

Le couple d'ingénieurs Jiran se rapprocha du Cube traversé par sa double lumière colorée bleu et violet. Il s'inclina profondément et garda cette position. Tous les occupants comprirent qu'ils devaient faire de même. Ils fléchirent en signe de respect. La voix de l'*Awkan* s'éleva de nouveau :

— Salut par la Source, Ineffable Jiñ Kalon, Première irradiation de la Source Mère Tar Anbé et de l'Éclair Primordial Tar Kur équilibrés par l'Incorruptible Abañ-Araon Kur.

La colonne de lumière violette tournoya, passa par toutes les tonalités de rouge et de bleu avant de se stabiliser. La

1. Qardo Qwadal, Seigneur ou Maître du Mal dans sa signification cosmique en tant qu'énergie contractée et limitative. Pour en savoir plus sur les termes Jiran, lire *Jaoriñ des Mondes de NuBi* vol.1 *Les Mondes du Bas* et *Lidé* de *L'Univers de NuBi*, parus chez Ekima Media.

forme enfin assemblée était celle d'une Dame ayant revêtu ses attributs d'humaine Kédu. Elle était aussi sombre de peau que le couple *Awkaŋ* et son regard était insoutenable.

Une tunique de guerrière composée d'un pantalon et d'une veste de couleur indigo habillait son corps. Ses cheveux étaient blancs et se dressaient sur sa tête en touffes serrées formant un bel « afro » coupé à une hauteur raisonnable qui laissait son visage dégagé et d'une beauté à couper le plus tenace des souffles d'homme. Son nez était petit au-dessus d'une bouche aux lèvres sensuelles ne portant aucun maquillage. Entre ses deux seins mis en évidence par le haut ajusté pendait un médaillon en forme d'éclair. Il émettait des lueurs par intermittence et passait ainsi par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Aucun des participants n'avait levé la tête. L'*Awkaŋ* maintenait aussi sa position. La stabilisation de l'image de *Jiŋ Kalon* avait pris environ deux minutes. La colonne indigo demeurait imprécise attendant d'être nommée pour apparaître.

— Salut par la Source, Anamory Tal Kur irradié par l'Éclair Primordial Tar Kur et la Source Mère Tar Anbé.

Deux minutes plus tard, le monarque des univers Jézer Anamory prenait forme aux côtés de sa compagne. Vêtu à l'identique de l'Ineffable *Jiŋ Kalon*, ses cheveux étaient noirs, coupés au ras d'un crâne bien promotionné. Il ne portait pas son arme à la ceinture, mais la tenait de ses deux mains pointe fichée sur la surface du Cube. Ce n'était pas une épée classique. Dans *Jirakuŋ*, on l'appelait *Jikuŋ*. Autant *Jiŋ Kalon* portait toute la puissance de sa *Jiura* dans l'éclair qui ornait son cou, autant Jézer l'Anamory contenait la sienne dans son *Jikuŋ*. La particularité de l'Anamory était de tout temps son regard. Il l'avait bleu. Mais d'un bleu sombre qui

tranchait sur le blanc immaculé de sa pupille.

Et dans toutes ses incarnations, il venait avec ce regard particulier.

Le silence n'était rompu par aucun bruit. Jamais un environnement n'avait été aussi exempt du moindre son. La voix qui parla cette fois n'appartenait pas à l'*Awkaŋ*. Elle était féminine. Indubitablement. Elle était posée. Elle était douce. Une douceur en parfaite contradiction avec la réalité de ce personnage ayant fait de la Guerre un véritable Art d'Être.

— Salut par la Source à vous Derniers nés de nos Semblables d'Aruva. Nous répondons à votre appel. Nous vous autorisons à nous affronter.

Ils se redressèrent tous et « affrontèrent » les Créateurs des Mondes. Des Mondes si loin du leur, mais qui leur paraissaient pourtant proches grâce à une technologie avancée, n'appartenant pas à leur univers humain.

L'Anamory et sa compagne s'inclinèrent à leur tour pour saluer leurs hôtes. L'*Awkaŋ* invita ceux-ci à se rasseoir. Aremo Àjàní Àriyò, Àiná Ayòtúndé ainsi que Wólé Adéníjì et la reine Idia demeurèrent debout.

Le premier nota que le Couple Primordial de Jirakuŋ visible depuis le Dé se tenait face à eux. Et avant que l'*Awkaŋ* n'eût repris ses explications, il comprit. La révélation était si fulgurante qu'il montra son tout premier signe d'émotion. La pression de la main de sa mère sur la sienne l'aida à ne pas faiblir. Devant lui se tenait l'image de la beauté faite femme.

Devant lui se tenait une guerrière. Devant lui enfin se tenait la femme dans tout ce qu'elle avait de sacré et d'incorruptible.

Et elle avait choisi d'incarner son Vouloir à travers lui.

Il sentit avec une anormale acuité le frisson de frayeur

qui parcourait le corps d'Àiná et il sut que le prince Wólé lui transmettait sa force afin qu'elle tînt le choc. Elle aussi venait de comprendre. Elle aussi venait de réaliser que le corps meurtri de sa fille contenait le Bloc-Mémoire d'une « extra-terrestre » dont la puissance était inconcevable même par le plus doué des Esprits réputés supérieurs.

— *Awkaṅ*, Maître de Khor et toi Estimable Maîtresse de Ghir¹, votre dévouement est irréprochable. Vous avez travaillé à modifier la trame de plusieurs destins. Nous vous autorisons à nous en livrer ici deux versions. Il faudra nécessairement que l'une d'elle agrée les cent vingt-six Consciences Cosmiques émanées d'Aruva et qui sont connues ici comme des Dieux. J'autorise la publication de ces deux versions. Et si aucune d'elle ne recevait l'unanimité de nos Honorables Anciens, une troisième et dernière Vie vous sera offerte par l'Anamory Tal kur.

Le silence qui s'établit au bout de cette explication donnée d'une voix calme se maintint pendant trois longues minutes. C'était le temps pris par les cent-vingt-six Flammes pour se concerter sans libérer une seule parole.

Le plus « âgé », Grande divinité vénérée par plusieurs millions de Kédu et opérant dans l'Effet et dans la Cause sous les traits d'un Ancien incarné en Éthiopie se redressa. Le couple lumineux s'inclina profondément pour le saluer de nouveau.

— Salut par la Source et que la Source nous assiste. La trame de ce que nous construisons dans la Cause est rapportée

1. Khor et Ghir (lire Guirr) sont respectivement les 99^e et 100^e Koraji Kanabara ou Marches vers la Demeure Céleste qui en compte 126. Les ouvrages consacrés aux Univers Jirakuṅ et d'autres systèmes d'Aruva sont publiés dans la Collection HIA, Ekima Media.

par un esprit bien jeune qui reçoit tout ceci par ce que nous nommons rêves et visions éveillées. Lui offrir deux versions de vos vies revient à lui demander d'écrire le même ouvrage deux fois. Ceci est d'un point de vue humain assez particulier. Je crois qu'il est sage que nous nous mettions au préalable d'accord sur ce procédé.

L'Ancien Oromo se rassit après avoir échangé les salutations rituelles avec le couple primordial. Celui qui parla une minute après lui fut Jézer Tal Kur.

— Nous sommes tous des parties conscientes de la Source et tes paroles, Ineffable Vouloir de Waqqa, émanent de nous. Alors nous en tenons compte. Vivre plusieurs vies et les traduire sur des supports ayant reçu divers noms dont celui d'ouvrages, est admis dans l'Univers de Jirakuṅ. Cela ne semble pas être le cas dans Tiga. Cette limite est bien déplorable et j'invite chacun de vous à y réfléchir.

La voix de Jézer Tal Kur se tut. Un autre temps de silence et une Ancienne se leva. Elle reçut le salut respectueux du couple de Jirakuṅ avant de s'exprimer :

— Nous sommes des parties conscientes de la Source. Nous avons réuni nos énergies pour que certaines limites, certaines croyances soient détruites même par la Force s'il le faut. Il est donc temps d'adopter Ici ce qui est Ailleurs. Pour m'exprimer comme l'humaine que je suis dans l'Effet, je suis curieuse de voir comment notre Jeune Petite va s'y prendre pour donner d'une même histoire deux voire trois versions.

Pour la première fois, un frémissement parcourut l'assemblée. Les projections de Jín Kaloṅ et de Jézer Tal Kur devinrent plus brillantes cependant que des sourires naissaient sur toutes les lèvres. Le contrôle des émotions ici était un impératif catégorique. Ils étaient tous des concentrés d'éner-

gie possédant une emprise et un impact certains sur la vie de millions d'Êtres humains. Ils contrôlaient le temps mais également l'espace.

L'Ancienne, méconnue par l'immense majorité de Tigan parce que le Culte auquel elle avait donné vie avait été dévié de sa source, reprit sa place aux côtés de son Jumeau masculin étant passé à la postérité sous diverses appellations, dont les plus connues demeuraient le trio mal compris Amuṅ-Ra-Atum. Et pour trouver le nom de cette Primordiale il fallait associer ces trois appellations dans leur version d'origine. Pour revenir à la concertation inédite, la manifestation de l'amusement de ces Consciences Cosmiques se traduisit sur toute l'étendue de Tiga comme autant d'éclats de soleil, d'on-dées bénies et de souffles de vent éléments. Puis de nouveau la Nature reprit son cours immuable.

La parole fut prise par un autre Ancien, qui après avoir échangé les saluts d'usage, émit l'avis unanime de ses Semblables :

— Nous sommes les parties conscientes d'une même Source et à ce titre nous nous comprenons et nous nous complétons. Mon avis est celui de nous tous. Nous sommes des Créateurs. Alors créons ! Que ces deux versions descendent parmi les Humains ! Il ne s'agit toujours de leur point de vue que d'histoires.

Ils approuvèrent tous le Vouloir incarné de Ñambé l'Ineffable. Jín Kalon conclut l'échange en s'adressant enfin à l'*Awkan*.

— Estimable Maître de Khor, commence ton ouvrage en nous rappelant les faits consignés dans nos archives.

L'*Awkan* et sa compagne agirent de concert.

Aussitôt des écrans se matérialisèrent dans les quatre

coins et des images de vies passées occupèrent leur pleine surface.

— Voici la première version de vos vies de Tiganon, Inefable Jín Kalon et Anamory Tal Kur. Cette trame a été portée à la connaissance des Humains sous le titre d'*Àiná ou la Force de l'Espérance*¹. Version invalidée seize ans plus tard par un autre ouvrage ayant reçu le titre d'*Àiná : Le Poids des Sentences*. C'est la suite de cette seconde variante intitulée *Les Haillons de la Destinée* qui a déclenché les événements pour lesquels nous sommes réunis. Je précise que les livres mentionnés ne sont pas encore portés à la connaissance des Humains.

L'*Awkan* se tut. Sur les écrans les images des *Haillons de la Destinée* pas encore paru défilaient. Àjàní Àriyò et Àiná les plus jeunes de l'assemblée, fascinés, regardaient les séquences de leur vie s'enchaîner dans une chronologie parfaite. Tout ce qu'ils voyaient, ils l'avaient vécu.

Ils furent surpris de n'éprouver aucune émotion pour ces événements faits de violences, de luttes, de colères et de douleur. Il fallut plusieurs minutes, pour que les Muharia, Archives vivantes des univers, restituassent l'histoire de ces combats épiques s'étant déroulés aussi bien dans la *Matière* et ses effets que dans la Cause. Un visage occupa les écrans. Àiná dans un geste impulsif chercha la main d'Àjàní. Il lui pressa les doigts pour la soutenir. Bàwolé n'avait pas lâché l'autre main de la jeune femme. Les deux hommes savaient qu'elle faiblirait dès la prochaine séquence. Et elle faiblit quand la voiture quitta la chaussée, roula sur plusieurs mètres, accompagnée dans sa course folle par les cris des passants

1. Ouvrage paru en 1999 et non réédité.

impuissants et percuta deux personnes debout sur le trottoir.

Àiná ressentit le choc au plus profond de son être et ploya. Faisant fi de l'illustre aréopage qui l'entourait, elle libéra un cri. Un faible cri contenant dans ses notes la souffrance qui de nouveau la tenait. Jín Kalon tendit la main vers la jeune femme effondrée. Tous virent les fines particules d'énergie s'échapper du Cube et onduler vers Àiná. Elles formèrent autour de son corps éprouvé comme un écran. Une bienheureuse chaleur l'irradia. La pression qui comprimait sa poitrine disparut et elle se sentit de nouveau sereine. Lentement elle leva la tête. Des larmes brillaient dans son regard quand elle osa le poser sur l'Ineffable Jín Kalon qui lui offrit un sourire unique. Àiná Ayòtúndé reçut l'illumination comme un cadeau symbolique et esquissa à son tour un sourire pour remercier. La tempête s'apaisa au-dedans d'elle. Elle réalisa alors que les images s'étaient figées comme pour respecter sa douleur. Puis le défilé reprit. Elle put de nouveau regarder l'écran sans plus trembler.

— Idia Ekinwide et Akínjídé Adéwálé ont été fauchés par un véhicule piloté depuis la sphère Qax située sous la Tamise à Londres. Le conducteur soumis à tous les tests est déclaré « sain et sobre ». Il continue de soutenir qu'il n'a aucun souvenir d'avoir quitté la chaussée jusqu'au choc. Nous le croyons. Il a raison. Ineffable Jín Kalon, ton Vouloir et ton Bloc-Mémoire sont dans le corps de la jeune Idia Ekinwide qui vient de rendre son dernier soupir dans le Sanctuaire de la Grande Òsun à Òyó-Ilé.

L'*Awkan* se tut. L'information leur était parvenue au moment où Àiná manifestait son émotion à la vue de l'accident qui venait de coûter la vie à sa fille. Entourée par le champ magnétique de Jín Kalon, elle prit l'information dignement.

Ses doigts abandonnés dans ceux d'Àjàní étaient gourds. Aremo inclina la tête au sol mais ne dit un mot. L'Estimable Maître de Khor reprit son propos de cette voix immuable, profonde et dépourvue d'émotion.

— Le prince Akínjídé a précédé Idia de quelques heures. Son corps repose dans le Sanctuaire d'Obátálá à Ojo. La Source Mère Ya Anbé maintient leurs fonctions vitales intactes dans l'attente de votre décision à vous les Autoconscients d'Aruva et de Jirakuṅ. Une unanimité totale et parfaite est requise pour une issue favorable. Anḱuriṅ Jézer, ton Vouloir et ton Bloc-Mémoire contenus dans le corps humain du prince Akínjídé luttent en ce moment même pour reprendre leur place. La troisième version comme le veut ta jumelle parfaite te revient. Je vais dérouler la trame de la première variante. Celle-ci est la vie voulue par Dame Jín'á Bosadi. Elle est donc la suite logique d'*Àiná ou la force de l'espérance*. La Jeune Petite notre canal l'a titrée *Ọláyínká, le choix d'une vie*. Les Archives reprennent donc la trame de l'histoire à Londres avec la rencontre d'Akínjídé et d'Àiná Ayòtúndé. Prince Àjàní et vous princesse Àiná, asseyez-vous. Voici vos vies comme l'a voulu votre fille Idia Ekinwide Ọláyínká.

PREMIÈRE PARTIE

LES CHOIX ET LA BALANCE DES JUGEMENTS

Londres, 1986

CHAPITRE I

Quand les rêves cessent d'être inoffensifs... Quand le passé et le futur se rejoignent et figurent le cercle, le présent ne fait plus qu'un avec le rêve. Il faut alors veiller à ce que le rêve ne devienne pas un cauchemar interminable. Car tout revient à l'origine. Le temps de nouveau se fige. Tout revient à l'origine, une origine qui se joue des vies. Elle peut bien avoir 400 ans d'âge... elle revient toujours, portée sur les ailes du temps. Le rêve n'est rien d'autre qu'une erreur à réparer et qui ne laisse point de répit à l'esprit simple.

La nuit avait été courte, mais la soirée interminable. Les derniers invités s'en étaient allés à l'aube. Ils abandonnaient des salons ravagés, jonchés de débris de toutes sortes. Même certaines chambres n'avaient pas échappé à cet ouragan généré par plus de mille personnes n'ayant eu qu'une envie : consommer le plus grand nombre de boissons et se remplir le ventre à satiété. Ces invités ne furent pas déçus. Leur illustre hôte avait été généreux. Il les avait désaltérés au champagne fin sans regarder à la dépense. Il les avait nourris de mets délicats servis par l'équipe d'un traiteur de renom.

Lorsque les mères yorùbá et autres Africaines eurent fini d'avaler sans aucune méthode ces petits fours et ces canapés, elles s'étaient installées pour attendre le meilleur de ce repas. Celui-ci consistait bien sûr en divers plats du pays servis dans

de grands récipients.

Elles s'y étaient précipitées avec férocité. Elles avaient mangé et bu. Elles burent et mangèrent non plus pour se sustenter, mais pour vider les plats et voir leur fond brillant d'étain. Les hommes dans l'ensemble furent plus sobres. Ils préféraient les boissons fortes, les cigares énormes et les conversations « utiles » où ils discutaient de la tendance politique et économique de l'Afrique. Les plus influents avaient gagné un grand salon ayant gardé son utilisation bicentenaire : un fumoir tendu de velours pourpre, aux meubles Régence sombres et élégants.

L'hôtel particulier d'*Oba* Adéníji ne fut rendu à la sérénité qu'au petit matin. Akínjídé avait rejoint ses appartements préservés de l'invasion de ses compatriotes indisciplinés par ses serviteurs. Sa nuit fut courte. La réception avait été donnée par son père pour ses fiançailles.

Sa future épouse s'était glissée dans son lit et l'y avait attendu longtemps avant de s'endormir. Comme lui, elle était yorùbá, musulmane et issue de cette caste de privilégiés dont les fortunes à vrai dire avaient été bâties d'une manière qu'aucun esprit éveillé n'aurait su comprendre et approuver.

Cette minorité dirigeante avait placé ses avoirs dans les capitales européennes, investissant dans l'immobilier et d'autres valeurs sûres et vivant par épisodes réguliers dans leur pays pour y suivre la partie émergée de leur iceberg financier. Cette description tiendrait de la fiction si l'œil du Commun n'avait appris à traquer les monuments d'architecture ostentatoire que se bâtit la minorité à Lagos et ailleurs.

L'enrichissement illicite n'était pas l'apanage de ce pays. Cette minorité perdurait sous toutes les latitudes.

Il y avait donc à Camden Hill Road perpendiculaire à Nothing Hill Gate, un élégant immeuble de sept étages en pierre d'ocre patinée par les siècles. L'ensemble du lotissement, contenait outre le bâtiment principal, un pavillon de trois étages dévolus aux employés, un mini complexe sportif ainsi qu'un parc arboré de plus de trois mille mètres carrés. Le domaine fut acheté vingt ans plus tôt, par un roi yorùbá ayant exercé comme métier officiel, celui de général de l'armée. Pour consolider ses acquis, il avait épousé une richissime princesse peule et kanuri, et avait pénétré dans le lobby musulman qui s'est accaparé le pouvoir depuis tant d'années dans son pays.

Ajòsè Kúnlé Adéníjì, à la tête d'une fortune considérable, héritage de ses pères yorùbá rompus au commerce avait été fidèle à ce dernier. Il avait peaufiné l'art de l'enrichissement en augmentant considérablement les avoirs des Adéníjì. En se servant de ses appuis politiques et économiques à travers le monde, il avait multiplié les investissements. *Oba* Ajòsè avait un don avéré pour les affaires. Il dirigeait donc un véritable état financier. Son héritier, ma foi, n'allait pas décevoir ses espoirs.

Militaire comme son père, Akínjídé était *Junior Officer* avec grade de capitaine de l'armée de l'Air et ingénieur en informatique. Il avait en outre suivi une formation d'économiste afin de gérer l'immense fortune des Adéníjì.

Et on s'apprêtait à le marier.

Elle s'appelait Bólá. Son père, ancien Premier ministre, avait, comme les autres, contribué à appauvrir son pays. Bólá était une jeune femme de vingt-six ans. Son teint de chocolat était naturel et poli. Elle avait le grain de peau délicat, la poitrine délicate, les jambes bien faites. Akín avait courtsé la

jeune femme sans réelle passion. Elle remplissait un nombre suffisant de critères pour qu'il envisageât de l'épouser. Ils étaient amants depuis deux ans. Leur mariage se déroulerait dans trois mois à Lagos.

Akín sortit de sa chambre. Le téléphone intérieur résonna. Son père levé demandait à le voir. Le jeune homme descendit un étage pour les appartements du roi. Ils se saluèrent.

— J'ai l'intention de t'envoyer à New York pour une affaire.

— Avant ou après mon mariage ?

— Après bien entendu. Quand vas-tu descendre au pays ?

— Dans deux mois.

— Tu devrais arriver avec quelques jours d'avance afin de rencontrer la famille et nos amis.

Le jeune homme acquiesça poliment. Il prit congé de son père et regagna ses appartements afin de s'octroyer quelques heures de sommeil.



Abíódún Àriyò arriva à l'hôtel particulier des Adéníjì en milieu d'après-midi. Il ne sentit pas le courage de monter les six étages le séparant du domaine de son ami et prit l'ascenseur.

— Soyez le bienvenu, monsieur Àriyò ! lui dit le maître d'hôtel du prince.

— Èyítáyò ! tu dois cesser de manger le *pounded yam*. Tu vas éclater à force de grossir ! répliqua Abíódún essoufflé.

Master Èyítáyò cligna de l'œil et dissimula un sourire moqueur. Il se redressa de toute sa taille. Il suivit d'un regard

amusé la lourde silhouette qui était obligeamment guidée vers un salon par un autre employé.

— C'est lui qui doit se méfier ! On dirait un énorme ballon ! susurra une femme de ménage, qui avait suivi l'échange.

Babáfemi Èyítáyò gratifia la jeune Nnhora d'un sourire poli. Le chef des employés du prince Akínjídé était un homme bien fait de sa personne. Il descendait d'une longue lignée de la noblesse intermédiaire au service des Adéníji depuis plus de quatre siècles. Comme son père, maître d'hôtel de l'actuel roi, il avait été élevé dans le respect de cette tradition qui s'était enrichie avec le modernisme importé d'Angleterre.

Master Èyítáyò était apprécié par l'ensemble de ses collègues. Il était un meneur d'hommes et son sens de la diplomatie n'était plus à démontrer. De dix ans plus âgé que son maître, il avait développé avec ce dernier, des rapports francs empreints d'un respect mutuel.

Il savait plaisanter avec ceux qu'il dirigeait tout en gardant une distance de mise. Il répondit donc à la jeune servante, d'une voix plaisante.

— Abíòdún le poussif passif ! ah ! et il ose me traiter de gros !

Nnhora sourit avant d'être congédiée d'un signe élégant de la tête par le maître d'hôtel.

Pour revenir au fils aîné de *Chief Àjàní*, il n'avait pas, en dix ans de vie anglaise, perdu le moindre gramme. Bien au contraire ! il avait continué à accumuler de la mauvaise graisse. Il était en outre fort laid.

Abíòdún avait été installé dans l'un des salons, où vint le rejoindre la fiancée d'Akín. Bólá à son habitude entreprit de le taquiner. Les deux jeunes gens se détestaient avec une cordiale hypocrisie. La fiancée estimait Akínjídé fort mal

assorti à ce grotesque compagnon.

Maintes fois, elle lui avait adressé ce reproche sans susciter de réaction de la part de son fiancé. Par ailleurs, Abíódún avait une fâcheuse propension à créer des problèmes qu'Akín, par loyauté, résolvait souvent en y sacrifiant des sommes importantes. Bólá était une maîtresse de maison africaine élevée dans le souci d'une économie rationnelle appliquée à la lettre sur la famille et les amis. D'ores et déjà, elle avait décidé de mettre bon ordre à la bonté légendaire d'Akín. Il était entendu qu'elle serait désormais l'objet principal de cette générosité.

Le jeune homme avisé de la visite de son ami sortit de son bureau. Il était habillé avec une sobre élégance. Il salua Abíódún vautre dans un immense fauteuil tendu de jacquard aux dominances de bleu et de vert.

— Comme c'est fâcheux ! Je m'appête à sortir.

Abíódún se leva pesamment.

— Je pourrais t'accompagner... dit-il.

— Certainement pas, Bio-Bio. Akín n'a pas besoin que tu lui portes un sac. Tu es fatigué d'avoir autant mangé hier soir. Repose-toi ! riposta Bólá.

Abíódún serra les lèvres. Il exérait par-dessus tout ce ridicule surnom que cette ronde caille lui avait attribué.

— Bolo-Bolo ! laisse donc Akín en juger !

Bólá ne détestait pas moins d'être nommée de la sorte.

— J'aimerais revoir ma fiancée intacte et mon ami sans une égratignure. Apprenez à vivre ensemble. Je me dépêche !

Akín disparut sur ces paroles. Il descendit les marches jusqu'au rez-de-chaussée. Le vigile lui ouvrit la lourde porte de bois brun poli. Il se retrouva dans la rue. Une pluie fine formait des éclats de diamants sur l'asphalte. Akín hésita. La

porte grinça derrière lui. Le portier lui tendit un parapluie.

Le jeune homme rajusta son imperméable et alla à la conquête du trottoir quasi désert. Il remonta sa rue et déboucha sur Nothing Hill Gate. Il tourna à gauche en direction de la station de métro du même nom. Il avait emprunté les transports en commun deux ou trois fois, toujours dans des circonstances exceptionnelles comme celle-ci.

Bólá aurait hurlé de rage si elle avait connu la destination de son fiancé. Il arriva au métropolitain et s'y engouffra à la hâte. La bruine se transformait en averse. Akín referma le parapluie et le secoua pour le rendre moins humide. Il s'avança jusqu'au guichet. L'employé le salua d'une voix amène.

Akín paya son passage et gagna le quai pour Victoria. Le train s'immobilisa et ouvrit ses portes. Le jeune homme avait rendez-vous à Pimlico. La jeune femme qu'il allait rencontrer venait de Clapham Common.

On l'appelait Kelly.

Douze ans plus tôt, elle travaillait comme serveuse dans un établissement minable tenu par une ancienne prostituée au cœur généreux nommée *Anty* Etim.

Kelly avait échappé à la destruction du quartier insalubre d'Anthony Village. Comme Àiná, elle avait bu la misère jusqu'à sa lie. Elle s'était prostituée davantage. Son bonheur fut aussi son malheur. Au gré de son errance, elle avait rencontré un vieil Anglais, dans un bar de Victoria Island. Ce dernier avait apprécié ses charmes. Il les aima tant qu'il lui offrit, un an plus tard, un voyage à Londres.

Kelly avait quitté Lagos avec l'intention de ne plus y revenir. Elle échoua avec son compagnon à Clapham Junction. Elle allait y côtoyer de chaleureuses et effrontées

Ghanéennes, des Jamaïcaines hargneuses, mais adorables et de téméraires Sierra-léonaises.

On ne refait pas la nature de l'Homme.

Kelly découvrit un terrain de chasse plus vaste et d'un niveau nettement meilleur. Son bienfaiteur eut beau la supplier ; elle ne l'écouta pas. Ses nouvelles amies l'encouragèrent à « larguer cette amarre fripée. » Elle y consentit et quitta le vieil homme un matin d'été. Comme il faisait beau à Londres ! Les rêves avaient la couleur des parcs, des jardins et des affiches de cinéma, géantes. Les rêves étaient légers comme ces sous-vêtements qui épousaient son corps mince. Ils étaient bleus et jaunes comme ces robes achetées au marché de Liverpool.

Kelly déménagea pour Clapham Common. Ses amies l'hébergèrent dans l'insouciance.

L'été passa.

L'automne vint, déjà froid et venteux.

Puis l'hiver fut là.

Kelly connut ses premières désillusions. Elle comprit que ce métier si facile à exercer en Afrique obéissait en Europe à des règles d'une rigueur affolante. Les Ghanéennes avaient des souteneurs. Kelly n'avait jamais été patronnée par quiconque. Elle accepta les conditions pour ne pas mourir de froid et de faim. Ses gains furent divisés, ses clients imposés. Elle n'avait pas droit au repos. Le souteneur, un Jamaïcain détestable, ne lui reconnut plus aucune liberté.

Kelly se révolta.

Il la fit rattraper par ses hommes à la sortie d'un métro à Soho. Il y avait foule. Elle fut assommée et piétinée. Les Londoniens s'écartèrent du corps effondré. Aucune main ne se tendit pour secourir la Nigériane enroulée dans son manteau noir en fausse fourrure.

Akínjídé s'était laissé convaincre par deux de ses amis de déjeuner au K'S Place un fameux restaurant tenu par un de leurs compatriotes. Il sortait de l'établissement lorsqu'il vit la jeune femme noire s'effondrer. Ses compagnons et lui étaient encore dans l'expectative quand un jeune Anglais s'inclina sur Kelly et la retourna avec maintes précautions.

— C'est une Africaine, lança Orinayò Adéyemí, cousin et confident du prince Akínjídé.

Bánkólé Adéogún, fils aîné du chef du conseil des Sages du roi Adéníji, émit une exclamation de dépit, impatient de quitter les lieux.

— Cela ne nous regarde pas ! Allons-nous-en de ce quartier mal famé ! Diable ! j'ai toujours dit que Fémí a des idées tordues ! Celle-ci est non seulement tordue mais bien tarabiscotée ! Quelle idée d'installer un aussi bon restaurant à Soho !

Akínjídé silencieux suivait la scène. Quelque chose d'inexplicable le tenait rivé à sa place et un élan profond le poussait vers la forme inerte à présent entourée de plusieurs personnes.

Orinayò Adéyemí se disputait avec Bánkólé. Il n'y avait pas d'êtres humains aussi opposés que ces deux jeunes aristocrates issus de la plus haute noblesse yorùbá. Bánkólé Adéogún et ses deux amis avaient pratiquement grandi ensemble et fréquenté la même prestigieuse école militaire britannique où ils furent reçus officiers. Si Akínjídé et Orinayò, pour l'heure, n'envisageaient pas d'exercer dans l'armée de leur pays, Bánkólé, conseillé par son père, rentrait au Nigéria pour briguer le poste de gouverneur de l'état de Lagos. Doté d'une ambition sans limites, il ne manifestait aucune compassion envers les malheurs d'autrui et portait

avec morgue et orgueil sa noble naissance et ses titres.

De quatre ans plus âgé qu'Akínjídé, il vouait à son royal ami une admiration équivoque. Orinayò Kúnlé Adéyemí tout aussi bien né avait pour l'humanité un amour à la mesure de celui qu'éprouvait Akínjídé pour ses semblables. On pouvait se demander pourquoi ces deux jeunes hommes toléraient la présence de Bánkólé qui ne manquait aucune occasion pour clamer son mépris de l'Homme.

Akínjídé abandonna là ses compagnons et marcha vers la foule, bien décidé à apporter son concours à la jeune femme noire. Ce n'était pas un simple besoin d'aider mais plutôt une sorte d'appel secret auquel il n'aurait pu résister. Kúnlé emboîta le pas à son ami et Bánkólé en rage leur lançait des mots mordants pour leur faiblesse.

Les deux jeunes gens arrivèrent sur le lieu. D'un geste déterminé, le prince Akínjídé se fraya un chemin jusqu'à Kelly à présent allongée sur le dos, le visage en larmes. C'est alors qu'elle le vit. Il la dévisageait avec sollicitude.

— Aidez-moi !

L'appel au secours s'adressait au prince. Il lui tendit la main. Les spectateurs s'écartèrent. C'était en réalité une scène bien singulière. Kúnlé se tenait, telle une sentinelle silencieuse derrière son cousin. Il ressentait très clairement le tumulte émotionnel de ce dernier et bien qu'il n'arrivât pas à en comprendre l'origine, il savait que cette rencontre ne devait rien au hasard.

— Êtes-vous blessée ?

— Non...

Malgré sa situation délicate, Kelly plongeait dans un monde merveilleux. Elle n'avait jamais vu d'homme doté d'une telle prestance. Il émanait d'Akínjídé la douceur d'une

nature d'hivernage tropical, la chaleur d'un ciel du Sahel. Tout en lui attirait le regard, suscitait la sympathie et souvent un respect instinctif. La rêveuse lui tendit la main et il la saisit délicatement.

— Merci... monsieur...

Akínjídé, doucement, releva Kelly. Elle retrouva assez vite l'usage de tous ses membres et poussa un soupir soulagé. Il ne restait plus que la jeune femme et les deux Nigériens. Avant que ces derniers n'eussent installé Kelly dans la voiture, ils savaient qu'elle était leur compatriote. Bánkólé Adéogún, l'air renfrogné, n'accorda aucune attention à la jeune femme. Akínjídé renaquit avec Àiná deux jours après cet incident. Elle lui fut présentée par Kelly. L'ancienne rêveuse d'Anthony Village allait lui restituer deux ans de souvenirs au cours de leurs rencontres. Àiná vivait, vibrait, le séduisait dans chacune de ces évocations. Il y avait treize mois qu'il fréquentait Kelly. Le métro entra en gare de Victoria. Akín en descendit et emprunta la *Victoria Line*. Kelly l'attendait. Il passa une fois de plus quelques minutes à la convaincre de rentrer à Lagos où il assurait de lui procurer un travail honnête. Elle promit d'y réfléchir et le remercia. Il recréa le souvenir d'Àiná tout au long de son trajet de retour. Le jeune homme n'aimait pas les confrontations. Il n'avait jamais demandé à Abíódún de justifier son mensonge. Il craignait de perdre son calme. Il redoutait d'avoir à souffrir davantage.

Le métro arriva à High Street Kensington.

Il y avait peu de voyageurs sur le quai. Les portes se refermaient lorsqu'une jeune femme apparut. Ce fut son manteau fauve qui attira le regard du Nigérien. Elle marchait lentement sans se presser. Elle était grande et bien mise de sa personne. Un pantalon blanc lui moulait les jambes. Ses

cheveux étaient tressés en de longs *rastas* d'un blond qui s'alliait à merveille à son teint. Akín fut séduit par cette apparition. Il n'avait connu cette émotion qu'une seule fois dans sa vie. Il regardait alors une jeune fille yorubá danser.

Àiná leva les yeux comme les portes finissaient de se refermer. Elle le vit aussi. Leurs regards se croisèrent durant deux intenses secondes. Le métro s'ébranla. Akín crut qu'une partie vitale de son corps s'était détachée de lui et il se sentit comme vide de toute sensation. Il descendit à la station suivante tel un automate. Il réalisa que ce rêve-là pouvait être possible. Il courut sur le quai opposé. Cette attente fut la plus longue de sa vie. Il maudit les transports en commun londoniens et leurs vieux métros.

Le *Circle* arriva enfin. Il s'y engouffra et pria avec ferveur pour que ce maudit train ne croisât point l'autre rame entre les deux stations. Ses vœux furent vains. Il regarda les voitures inverses défiler et réprima le juron qui montait de sa gorge. Les portes s'ouvrirent. Il l'avait déjà repérée. Les wagons s'ébranlèrent, entrecoupant son image. Mais il savait que bientôt ils seraient l'un face à l'autre. Àiná l'aperçut. Immobiles, ils s'observèrent avec cette réserve particulière aux sentiments limpides. D'un pas léger, il prit la sortie et atteignit le quai opposé une minute plus tard.

— Àiná.

— *Omọ'ba* Akínjídé.

Est-il besoin de signaler que le passé et le futur s'étaient rejoints pour former le cercle ? Tout revenait à l'origine. Le présent et le rêve ne faisaient plus qu'un. Il était temps d'opérer les choix et de les poser sur la balance des jugements d'Imaora, l'Effet et ses apparences.

CHAPITRE II

Le passé n'est jamais révolu. Il est vécu au présent et mine de rien se fraye un chemin vers le futur qui n'existe pas encore. Le temps n'est pas un long chemin sans fin. Il est donc temps que l'esprit simple écrive au présent son futur avec l'encre du passé qu'il n'a pas compris. Alors tout cessera de revenir à l'origine et la répétition ne débouchera plus sur des calculs hasardeux faits de soustraction et de division.

Leur liaison semblait inscrite dans le courant de leurs destinées. Ce n'étaient pas tant le mécanisme et la complexité de leur attachement qu'il fallait retenir, mais les émotions annexes et l'évolution de cette relation. Akín retrouvait Àiná épouse et mère. Il était sur le point de devenir époux et bientôt père. Ils auraient pu ne pas s'attarder sur ces considérations s'ils n'avaient vécu tant d'années avec cette ineffable conviction : ils avaient été créés pour être l'un, le complément indispensable de l'autre. Akín vécut plus douloureusement cette situation.

Àiná avait su accepter les caprices de la vie. Elle n'aurait point été une épouse pour le jeune homme. Ils se rencontrèrent régulièrement dans un hôtel situé à Bayswater Road. Ils furent durant les premiers jours au-delà de tout désir.

Àiná offrit une synthèse de sa vie.

Il voulut tout savoir et tout revivre à travers sa voix et

ses gestes. Elle lui souriait invariablement en lui assurant qu'elle n'avait vécu somme toute rien d'exceptionnel. Il vit son mensonge sans toutefois l'accabler de questions.

Leur drame commença avec le refus de la jeune femme d'assumer leur amour jusqu'à son naturel aboutissement. Akín ne comprit pas son attitude. Quant à Àiná, elle songeait qu'il était l'homme de son espérance. Comment aurait-elle alors souillé ce rêve en se donnant ainsi à lui ?

Cette pudeur émanait de son âme. Elle y était emprisonnée depuis son adolescence. Or Akín, loin de soupçonner le tourment de son amie, redoutait le temps qui s'en allait et le rapprochait inexorablement du tournant décisif de sa vie. Deux mois le séparaient de son mariage. Ce délai avait quelque chose de funeste. Le jour de leur cinquième rencontre, il ne put se retenir longtemps. Les silences d'Àiná et ses dérobades maladroites l'avaient conduit dans une sorte d'attente désagréable.

— Parle-moi d'Anthony Village et d'une femme nommée *Anty* Etim, lui dit-il ce soir-là.

Elle occupait toujours le lit. Elle s'y allongeait sur le dos, habillée et inaccessible, le regard le plus souvent rivé sur la voûte de plâtre et les mains sous sa nuque. Il s'était assigné une position distante eu égard à l'attitude de sa compagne. Il passait alors ces minutes précieuses entre le fauteuil posé à l'autre bout de cette chambre et la fenêtre. Au plus fort de ces moments, il soulevait le lourd rideau et distrait son regard avec les chaussées luisantes et les ombres des Londoniens. Il revenait se placer contre le lit et l'obligeait à lui accorder son attention. Puis lassé de sa froideur, il la soulevait avec la puissance de son désir pour lui imposer une étreinte qu'elle évitait en le suppliant.

Akín ne serait plus jamais insensible à la voix d'Àiná. Il lui obéissait. Il savait comme leurs retrouvailles étaient fragiles. Ce soir d'un mois d'avril brumeux et froid, il voulait éprouver enfin cette douleur qu'ils avaient suspendue par leurs silences communs.

Il était prêt à affronter les chariots de l'enfer d'Àiná, même s'il redoutait d'être écrasé sous leurs roues incandescentes comme un passé de soufre et de feu. Il pleurerait et son amour propre se réduirait à la dimension d'un seul mot : compréhension. Mais avait-il assez d'amour pour cette jeune femme et la concevoir et la prendre avec ses aventures, au-delà des sentiers rigides de sa morale de traditionaliste qu'aucune civilisation étrangère n'avait pu modeler ? Il savait une chose : il souffrirait en amoureux, en damné, en condamné.

La jeune femme s'était relevée au nom d'*Anty* Etim. Elle le dévisagea avec une réelle surprise.

— As-tu connu *Anty* Etim ?

Il secoua la tête sans détacher son regard des prunelles lumineuses de l'amie.

— Je connais une jeune femme depuis un an. Elle s'appelle Kelly.

Àiná poussa un faible gémissement.

Il nota que sa respiration s'altérait. Il vit ses mains se crispier et ses yeux quittèrent les siens pour se fermer.

— Dis-moi tout. Ne me cache plus rien de cette vie. Je te comprendrai. Je te le pardonnerai...

— Je ne veux pas que tu comprennes et que tu pardonnes ! Kelly a oublié de te dire comment j'ai vécu chez *Anty* Etim ! elle y était comme un papillon insouciant. Moi j'y ai passé un...

— Ne le dis pas ! s'écria-t-il soudain.

Il n'était pas prêt, tout compte fait, pour cette confession. Mais Àiná ignora sa sensibilité. Elle lui restitua huit ans de misères, d'humiliations, de douleurs, de fausses espérances de désespoirs suicidaires. À chaque évocation Akín se réfugiait au-dedans de lui et il se rapprochait inconsciemment de ce lit où elle s'était assise droite et lointaine, indifférente à la douce chaleur de la pièce.

Froidement, Àiná parcourait les couloirs de sa vie. Quand elle se retrouva chez Bisi dans ses souvenirs, Akín pressentit que cette vérité-là lui briserait le cœur. Il n'eut pourtant pas la force de l'empêcher de continuer son récit, échappant ainsi à son tourment. Une fascination douloureuse l'avait figé au pied de la couche. Àiná finit son voyage. Elle chercha son regard. Elle ne vit rien qu'un homme foudroyé. Il resta ployé longtemps.

— Qui est le père de ta fille, Abíódún ? demanda-t-il d'une voix lente.

Àiná eut un moment d'hésitation. Pourquoi avait-elle menti en racontant l'épisode de sa confrontation avec Abíódún ? Sans doute, s'était-elle attendue à une autre réaction de sa part. Pouvait-elle alors lui confier ce secret qu'elle portait comme une seconde peau et qu'aucun être humain n'aurait pu lui arracher sans l'écorcher vive ? Akín s'était redressé. Ses yeux étaient froids et sans une lueur d'indulgence. La jeune femme décida qu'elle ne lui confiera pas celui-là. Elle lui murmura une autre demi-vérité. Il n'insista pas. Ils se regardèrent longuement.

Akín se détourna et s'éloigna du lit. Elle ne voulut pas comprendre son geste. Cela lui paraissait pourtant logique. Mais le jeune homme n'était pas dans de telles dispositions.

— Tu aurais encore mille autres écarts de conduite à me raconter sur ta vie que mon cœur t'appartiendrait toujours. Ce lien entre nous ne saurait être dissout par ta vie passée... Je t'aime Àiná. Quel est notre avenir à l'heure où tu es l'épouse d'un Britannique ? Comment pourrais-je envisager de me marier en te sachant si proche de moi ?

Il lui parlait lentement dans un détachement apparent. Mais Akín combattait un mouvement d'humeur dangereux. Il avait la révolte au bout de ses doigts qui meurtrissaient le dossier de la chaise contre laquelle il s'était appuyé. Il voulait protéger son esprit de ces pensées pénibles. Son regard ne détaillait plus sa compagne.

Il ne pourrait plus l'observer sans aligner désormais les étapes de sa vie de misère. Mais farouchement, il refusait d'être emporté par ses nombreuses contradictions. Il refusait de la voir autrement. Elle sera à jamais la jeune fille éblouissante dans sa tenue bleu turquoise, tournoyant dans une admirable légèreté. L'adolescente fine et déliée lui ayant offert le plus beau des présents : son corps et son âme. Il le savait. Il ne doutait pas de ses paroles quand elle lui affirmait avoir eu la force de sortir de l'abîme. Il était cette force. Il revint contre le lit. Àiná abandonnée en son milieu avait posé les mains sur ses pieds. Il vit ses larmes. Elle pleurait, silencieuse et terrifiée par son rejet qu'elle ressentait douloureusement.

— Laisse-moi te prendre contre moi, lui murmura-t-il.

Elle éclata en sanglots. Akín n'attendit pas sa réponse. Il s'assit sur le lit et la prit dans ses bras.

— J'ai fait des choses...

— Je ne veux pas le savoir.

— Je ne suis pas une femme pour toi...

— J'en suis le seul juge...

— Épouse ta fiancée...

— Je ne saurais plus prendre cette décision. Dis-moi ! dis-moi...

Elle lui avoua son amour d'un ton éploré. Il l'étreignit davantage. Comme il eut aimé absorber ses souffrances et lui offrir une autre vie ! mais les souvenirs étaient un accusateur intransigeant. Ils demeureraient figés entre eux et traceraient, à la moindre crise, une ligne qui les isolera l'un de l'autre.



Le froid qui lui cinglait les joues tandis qu'il regagnait sa voiture ne pouvait calmer sa colère. Akín avait conduit Àiná au pied de son immeuble. Elle s'en était allée sans se retourner.

Ils se séparaient dans une déroute sentimentale totale. Ils avaient les pensées remplies d'incertitudes.

Même s'ils affirmaient non sans un certain désespoir, s'aimer en dépit du bon sens, ils savaient que leur rencontre exacerberait seulement leurs émotions. Elle ne leur offrirait sans doute jamais une attente sereine.

Ils ne s'imaginaient même pas en amants passionnés. Ils étaient au-delà de cette liaison charnelle. Akín quitta son emplacement. Il savait où surprendre Abíódún. Son ami avait élu domicile dans ses appartements. Le fils Àriyò était effectivement devant le poste de télévision. Il avait à portée de ses doigts boudinés un paquet de biscuits salés et une bouteille de jus d'orange à moitié pleine. Le jeune homme claqua la porte pour attirer l'attention du téléspectateur.

— Akín ! te voilà...

Le reste de sa phrase fut promptement étouffé quand il vit le visage du prince Adéníji. Abíódún se redressa. Il n'avait jamais connu Akín dans un tel état de rage. Il réalisa en outre que cette colère lui était destinée. Il s'effraya terriblement et voulut se justifier avant même d'avoir compris la raison de cette haine nouvelle.

— Àiná s'est mariée au lendemain de ta fête. Voilà ce que tu m'affirmas. Elle avait rejoint son mari. Confirme-le une fois encore, Abíódún.

La voix était basse, dangereusement basse et lente.

— De qui parles-tu ? balbutia le matamore.

— Elle compte donc si peu pour toi et ta maudite famille, au point que vous ayez oublié jusqu'à son nom ?

Akín fut sur son ami. Abíódún n'aurait pu éviter la gifle. Elle l'atteignit de plein fouet. Il poussa un gémissement rauque.

— Debout, minable gros ! gronda Akínjídé.

Mais le fils de *Chief* Ajàní n'avait jamais été courageux. Il avait quelque peine à comprendre ce coup du sort désagréable.

— Ma mère m'a dit qu'Àiná...

La parole lui fut arrachée par un second soufflet.

— Arrête de me frapper et laisse-moi t'expliquer ! Je n'ai rien fait ! s'écria Abíódún.

— Tu m'expliqueras ton mensonge après ! consentit Akín, sans élever la voix.

Et il entreprit d'appliquer une correction exemplaire à son ami. Les cris d'Abíódún remplirent la pièce. Dans un sursaut d'amour-propre, le *minable* gros avait voulu se défendre. Mais il était obèse. Et même s'il avait été dans une forme physique normale, il n'aurait pas fait le poids face à un militaire rompu aux exercices ardu de la trempe d'Akínjídé.

Et cet officier doublé d'un expert en arts martiaux, savait où frapper pour créer plus de douleur et moins de marques. Master Èyítáyò alerté par l'un des valets ouvrit la porte, suivi par deux autres employés. Les trois hommes se figèrent sur le seuil. Leur maître avait saisi la « boule de graisse » qui servait de corps à Abíódún et la projetait dans les quatre coins de la pièce. Abíódún essoufflé, le corps meurtri et les oreilles bourdonnantes, ne savait plus que murmurer :

— Arrête, pitié ! arrête ! je te jure que je n'ai rien fait !

Akín ne l'écoutait plus. Il entretenait son offensive avec les confidences d'Àiná. Il lui suffisait d'imaginer ce corps disgracieux contre celui de la jeune femme pour qu'il meurtrît davantage Abíódún. Le fils d'Àriyò paya pour un crime qu'il n'avait, dans les faits, pas commis. Il remboursa en larmes et en hoquets de douleur la vie étriquée de sa cousine.

Quand le jeune homme envisageait de s'arrêter de frapper, il revoyait Àiná à Sanusi Fafunwa pour sa nuit infernale. Alors ses poings repartaient à l'action. Il ne libérait aucune parole, aucun son. Son silence contrastait avec les cris du pauvre Abíódún qui n'était pas loin de penser qu'il allait mourir. La souffrance devenait si intolérable qu'il n'avait même plus la force de protester énergiquement.

— Votre Altesse, dit Master Èyítáyò en se rapprochant.

Le prince se tourna vers son maître d'hôtel. Il venait de projeter sa victime une fois de plus contre le mur.

— Èyítáyò, tenez-vous à distance. J'arrêterai de corriger ce minable gros lorsque je lui aurai broyé les os de ses deux mains.

La voix était calme, froide. Les employés se le tinrent pour dit. Ils connaissaient leur maître pour savoir qu'il n'eut servi à rien d'argumenter. Sous leurs regards médusés, Akínjidé

saisit les mains boudinées et y exerça une pression si forte qu'ils entendirent distinctement le craquement des os. Un hurlement dément remplit la pièce.

— Ahmad ! allez-vous assurer que ceci ne sorte pas de cette pièce.

L'un des valets obéit. Il referma soigneusement la porte et alla accomplir sa mission. Dans le salon, la voix essoufflée, cassée d'Abíódún avait faibli. Akínjidé se pencha vers son ami. Il lui releva la tête et lui ordonna d'ouvrir les yeux clos par la douleur. Péniblement, le fils de *Chief* Àjàní retrouva ses paupières. Et il vit, à travers ses larmes, le visage d'Ajogun¹ vengeur qui ne lui avait pas fait grâce d'une faute perpétrée dans son passé d'adolescent irresponsable.

— Abíódún Àriyò, je t'ai laissé l'ouïe et les yeux intacts afin que tu écoutes ce que je vais te dire et ne détournes pas ton regard de mon visage. Grave bien mes traits dans ta mémoire erratique et entraîne-la à se rappeler ce moment.

Akínjidé se tut. Il demanda à son maître d'hôtel d'allumer des lampes supplémentaires. La lumière inonda la pièce et accentua les détails de la scène.

— J'ai ici deux témoins. Ils seront les garants de ma parole si jamais tu t'avisais à la trahir en la rapportant à un tiers. Voici ce que tu dois garder avec toi jusqu'à ta mort : tu n'as jamais connu Àiná. Et si jamais tu rencontrais sa fille, donne lui la filiation qui m'agrée. Dis au monde qu'elle est ta nièce. M'as-tu compris ?

Abíódún hocha péniblement la tête. Le pire dans cette

1. Ajogun, mot yorùbá désigne l'âme d'un mort. Une *Éloanova* (Âme du mort en Jiran) ambivalente qui peut s'attaquer aux Vivants ou exacerber leurs mauvais penchants.

histoire était qu'il n'avait jamais *connu* Àiná ! Il avait l'impression que sa bouche était devenue une immense plaie et le sang s'y échappait pour se perdre sous son triple menton avant d'imbiber lentement sa chemise bleu pâle. Akínjídé se releva. Il tourna un visage fermé vers ses employés. Master Èyítáyò n'avait pas le souvenir d'avoir vu son maître dans un tel état de colère. Il savait à présent ce que ce dernier attendait de lui.

— Je suggère à Son Altesse de nous confier le bien-être de monsieur Àriyò. Nous veillerons à ce que vos volontés soient respectées.

Le prince Adéníjì s'éloigna du corps recroquevillé et se dirigea vers la porte. Lorsqu'il l'eut atteinte, il se retourna et dit d'une voix froide, mortellement froide.

— Jetez-le dehors. Qu'il ne remette plus jamais les pieds chez moi.

Les valets acquiescèrent. Ils n'allèrent pas jusqu'à jeter le jeune homme dehors. Le chauffeur de permanence fut appelé. On installa Abíódún assommé dans la voiture. Il fut conduit dans l'appartement de son père. Ses sœurs poussèrent des hurlements affreux quand elles le virent. Ronke et Sissi qui mettaient du cœur à rattraper la corpulence de leur mère portèrent Abíódún dans sa chambre. Elles furent aidées par le chauffeur.

— Qui t'a frappé comme ça ? demanda Sissi d'une voix aiguë.

— *Fich'moi a paix...* murmura son frère entre ses lèvres boursoufflées.

— Qui lui a fait cela ? reprit Ronke en se tournant vers le chauffeur.

— Je n'en sais rien, madame.

Il avait enlevé sa casquette et la tenait d'une main.

— Où était-il ?

Sissi était décidée à venger son frère incontinent.

— Il était chez Son Altesse...

— Akínjídé !

Les deux jeunes femmes se regardèrent. Le chauffeur hocha la tête et demanda à partir.

— Attends-moi. Je vais voir Akín. Il saura m'expliquer...

Sissi approuva sa sœur. Un quart d'heure plus tard, un valet frappait à la porte de la chambre du prince Adéníji.

— Votre Altesse...

— Jonas vous m'indisposez ! Je ne veux recevoir personne ce soir !

Jonas toussota. Il donna l'identité de la visiteuse. Akín se leva. Il s'habilla sobrement. Ronke avait pris le temps de paraître à son avantage.

Inutile de rappeler les tendres sentiments que suscitait Akín dans ces cœurs de femmes. Il la regarda en ayant soin de cacher son irritation. Gentilhomme en son âme profonde, il n'aurait pu se montrer déplaisant envers la jeune femme. Ils se saluèrent brièvement. Et il dut lui offrir un siège.

Elle s'y assit confortablement. Ronke ignorait les règles élémentaires de courtoisie quand elle était en présence du prince Adéníji. Tout prétexte, même le plus éhonté, lui était bon pour ne pas le quitter. Il poussa un imperceptible soupir.

— Abíódún a été battu par une bande de malfamés ! affirma la jeune femme.

— Sont-ce ses propres mots ? s'enquit Akín d'une voix calme.

Ronke le dévisagea à travers ses cils noircis au mascara. Elle nota le bandage de sa main droite.

— Que vous est-il arrivé ?

— J'ai dû affronter la même bande de malfamés, dit le jeune homme avec ironie.

Ronke était certes grosse mais pas bête. Elle écarquilla les yeux quand elle comprit.

— Vous vous êtes battus !

— J'ai frappé votre frère parce qu'il me ment depuis onze ans.

— Que vous a-t-il raconté de si effroyable ?

— Vous êtes aimable, chère amie. Mais je dois vous avouer qu'Abíódún a bien essayé de se défendre. Pardonnez-moi, j'ai vraiment besoin de me reposer. Notez par ailleurs que la raison de notre mésentente demeurera entre votre frère et moi. Thomas est à votre disposition et vous accompagnera où vous le souhaitez. Bonne nuit, ma chère.

La jeune femme n'eut pas d'autre choix. Il l'aida à se lever et la conduisit jusqu'à l'ascenseur.

CHAPITRE III

Quiétude trompeuse... Ce rêve-là n'était pas une bénédiction. Car à trop rêver du passé celui-ci file à travers les mailles du temps et s'incruste dans le présent comme un devoir, comme une obligation. Et quand vient l'heure d'accomplir ce devoir du passé, le temps déjà n'offre plus que des souvenirs amers.

Ian McNeil ouvrit la boîte aux lettres. Il prit le courrier composé d'un nombre affolant de prospectus. Il effectua un premier tri et jeta les feuilles aux couleurs vives et aux titres alléchants dans la poubelle de l'entrée. Il appela l'ascenseur et continua son travail de dépouillement en montant au huitième étage. Il pénétra dans l'appartement et huma les odeurs délicates. Il déposa son porte-documents et les lettres sur le secrétaire du couloir avant de se rendre à la cuisine. Àiná était aux fourneaux. Oláyínká finissait son dîner.

— *Hello Dad !* lança-t-elle à son père, la bouche encore pleine.

Il posa la main sur sa tête et l'embrassa.

— Comment va mon premier amour ?

Oláyínká répondit qu'elle allait bien. Ian contourna la table et vint se placer contre Àiná. La jeune femme eut une raideur involontaire. Il s'était habitué à sa réserve. Àiná se révélait insaisissable et énigmatique. Elle était une excellente épouse ; maîtresse de maison efficace et une mère présente

dans l'éducation de sa fille. Ian aurait connu un bonheur parfait s'il n'y avait eu trois ombres dans leur vie commune. La première était ce refus obstiné de sa femme d'envisager une seconde maternité. Compte tenu de son jeune âge il ne désespérait pas de l'amener à changer d'avis sur la question. L'autre incertitude résidait dans son incapacité à sortir Àiná de ses souvenirs. Il ne doutait plus qu'elle soit destinée à aimer une seule fois. Il désespérait seulement d'être cet homme.

Fidèle et dévouée, Àiná l'était auprès de lui. Elle se comportait comme une mère attentive à son égard. Cette attitude, naturellement, l'irritait et le conduisait souvent dans des colères fulgurantes. Elle riait de ces humeurs et le traitait de grand garçon grincheux. Il répliquait en lui démontrant qu'il était loin d'être un jeune homme.

Sa troisième ombre avait un nom redoutable : Akínjídé Adéwálé Adéníji. McNeil vivait dans le doute perpétuel et la hantise de voir cet homme surgir du passé adolescent d'Àiná. Elle ne lui avait nullement caché que le nerf de sa lutte contre la misère avait été le souvenir d'Akínjídé. Il n'avait pas accordé grande attention à ces ambitions de jeune fille. Avec les années, il réalisait que ce prince yorùbá pouvait être plus qu'un rêve évanescent.

Ce soir-là, la famille McNeil était semblable aux milliers d'autres foyers : elle vivait dans la quiétude, apparemment unie et heureuse.



Hélas ! Àiná avait été dans la chaleur d'Akín durant des heures. Elle conservait de cette étreinte un sentiment de

culpabilité et d'exaltation. Bien qu'elle fût convaincue de n'avoir rien commis de répréhensible, leur simple intimité suffisait, pour qu'elle prît véritablement conscience de la situation trouble que ses rencontres officieuses allaient créer. Et c'est dans la tentative de demeurer fidèle à Ian qu'elle n'avait pas voulu céder totalement sa vie à Akín.

Elle avait donc cru préserver son domaine d'épouse et de mère en lui déniait l'accès à son appartement et à son téléphone. Il n'avait pas insisté. Elle avait dans la même logique, refusé de le rejoindre dans l'appartement cossu destiné à les protéger de la censure. En revanche, il fut plus entier dans sa passion et lui concéda tout. N'avait-elle pas alors le droit de lui rendre visite à des heures indues et de l'appeler à tout moment de la journée ? Il aurait considéré cela dans la norme de leur amour.

Akín attendit une semaine, l'œil enflammé de violence, le cœur au bord de l'amertume. Il eut même la folie d'aller à Nothing Hill Gate et de se tenir, telle une sentinelle condamnée pour l'éternité à guetter la promesse, devant son immeuble pendant des heures. Il lutta avec rage, avec désespoir, contre ce besoin tyrannique qui l'incitait à la rechercher parmi les nombreux habitants de son immeuble. Obnubilé par sa passion, il devint le fiancé absent aux préparatifs de son mariage qui continuèrent sans lui.

Ses parents lui rappelaient à chaque communication qu'il était attendu à Lagos depuis deux semaines. Il n'en finissait plus d'ajourner ce départ qu'il envisageait à présent comme une entrée au purgatoire de sa condition sociale. Il épouserait Bólá sans élan. Il lui ferait des enfants sans passion. Il l'escorterait à des réceptions et n'éprouverait aucune joie à la savoir à ses côtés. Il ne cesserait plus d'imaginer Àiná

à sa place. Ronke et Sissi étaient venues lui présenter des excuses de la part d'Abíódún. Il les avait acceptées pour ne pas peiner les jeunes femmes. Il leur avait néanmoins affirmé qu'il n'était pas prêt à revoir son ami. Elles s'en étaient allées, heureuses de rapporter l'acceptation de l'offre de paix à leur frère. Celui-ci n'avait pas voulu confier à ses sœurs l'objet de la dispute.

Tenu par le secret, il avait répété, obstinément, qu'il s'agissait d'une affaire d'hommes. Sissi à l'esprit vif avait répliqué en riant qu'il y avait certainement une histoire de femme dans cette affaire d'hommes. Abíódún avait grommelé une insanité avant de se consacrer à la dégustation de sa glace au double chocolat amer et au lait.



Àiná ignora et brida ses émotions pendant une dizaine de jours. Elle connut l'abattement. Elle eut honte de s'être ainsi dévoilée à Akín. Mille fois, elle éprouva l'envie de revenir auprès de lui et d'effacer, d'une parole, cette vérité sombre. Elle se sentit alors coupable vis-à-vis de Ian, encore loin de soupçonner qu'il perdait son épouse aimée.

La dernière lettre de *baba* Andrew lui donna deux jours d'inquiétude. Le vieux Gallois n'avait pas voulu leur parler de son état de santé au téléphone. Il leur écrivait qu'il rentrait en Angleterre se faire soigner. Il arriverait dans une quinzaine de jours. Il rassurait Àiná sur son affaire. Elle était gérée par une expatriée passionnée de mode et de l'Afrique. Àiná avait eu l'occasion de le vérifier ; ses rapports avec cette Anglaise de quarante ans, alerte et simple, étaient chaleureux.

Ces jours l'amènèrent simplement à douter de sa capacité à continuer sa vie familiale sans y inclure Akín et la charge émotionnelle qu'il représentait. Elle se vit mourir quand elle prit la décision de lui dire adieu. Leurs chemins s'étaient certes croisés. Mais ils ne pouvaient s'obstiner à les relier. La réalité s'imposait à Àiná sans susciter en elle d'autre sentiment qu'un douloureux étonnement. Ian comprendrait plus tard qu'il avait vécu ces premiers jours du mois de mai avec l'ombre de sa femme. Àiná avait désormais des absences répétées non pas physiques, mais dans ses attentions quotidiennes envers les siens.

McNeil mit ces distractions sur le compte d'un tendre sentiment. Il le lui fit remarquer un soir comme ils allaient se coucher. Il ajouta sur le même ton badin qu'il était peut-être temps de donner une charmante occupation à l'épouse mélancolique. Àiná pour une fois ne lui opposa point de refus. Elle estima que l'idée de concevoir un enfant ne manquait pas d'attrait et promit de la concrétiser bientôt. Il fut alors particulièrement attentif à ses désirs. Il ne sut pas à quel point Akín perturba la communion. Il ne comprit pas l'affliction profonde de la jeune femme.

Au matin, Àiná s'éveilla avec des sentiments complexes. Pourtant, elle ne voulut pas approfondir ce malaise. Elle vécut une période d'intense agitation.

Akín sortait du rêve.

Akín occupait son espace et sa vie.

Au soir du douzième jour de cette séparation, Àiná franchit une étape supplémentaire vers ce destin contre lequel elle luttait sans réel succès. Elle s'enferma dans sa chambre et composa le numéro du prince Adéníji. La sonnerie précipita les battements de son cœur. Elle fut incapable de supporter

l'attente et raccrocha au bout de trois secondes. Sa respiration devenait erratique. Elle reposa le combiné et voulut recréer Akín dans son souvenir. Elle échoua lamentablement. Cette défaillance l'affola. Àiná recomposa le numéro. On décrocha. Elle reconnut sa voix. Il la sut au bout du fil au silence qui suivit son *hello* ! Il l'appela doucement. Elle lui répondit dans le même ton. Il n'y eut plus que leurs souffles haletants et la force de leur émoi.

Ils se rencontrèrent le lendemain. Il ne lui permit pas de reprendre sa position favorite sur le lit. Il l'obligea à l'affronter debout. Àiná comprit que l'aveu allait être d'une force dévastatrice.

Il le fut.

— Àiná. Veux-tu être ma femme ?

Elle faiblit devant la demande tant redoutée. Il la retenait prisonnière de son regard et pouvait ainsi lire l'intensité de son attachement et toutes ces vérités qu'elle souhaitait lui dissimuler.

— Tu vas demander le divorce, poursuivit Akín. J'annule mon mariage et je t'emmène où tu voudras... Àiná ! tu es dans ma vie comme un soleil capricieux, mais indispensable. J'ai vécu onze ans d'insipidités sous la lumière factice d'une lune traîtresse. Te voilà à mes côtés. Je refuse que tu continues ta vie sans moi ! Viens !

Terrassée, elle s'abandonna contre sa poitrine. Il nicha sa tête là où son cœur éprouvé vibrait avec une indomptable intensité. Àiná soupira tristement. Elle n'envisageait pas ce bonheur. La petite paysanne d'Ipe Akoko, vendeuse de légumes, couturière autodidacte et prostituée d'une nuit, avait encore assez de larmes. Elle pleurait pour ce don inestimable.

— Ne dis rien, murmura Akín.

Il avait compris ses sanglots. Akín était ébranlé par son refus. Surpris, il réalisa qu'il ne ressentait qu'une douloureuse incrédulité. Lorsqu'elle voulut se justifier, il posa un doigt sur ses lèvres et lui adressa son immuable sourire.

— Ne dis rien, répéta-t-il d'une voix calme.

Il inspira profondément pour évacuer la tension qui contractait sa réflexion. Àiná se sépara doucement de lui. Elle marcha lentement vers un fauteuil et s'y assit lourdement. Elle renifla plusieurs fois. Il vint lui tendre son mouchoir. Les bruits de la rue étaient assourdis par le double vitrage. Ils s'abandonnaient à leur chagrin, s'enfermaient dans leur monde composé d'équations impossibles à résoudre tant elles comportaient des données inconnues.

Ce n'est qu'au bout d'une heure de ces silences pénibles qu'Àiná put enfin lui exprimer sa pensée profonde. Elle s'opposa à son sacrifice. Elle ne doutait pas que Ian lui eût accordé sa liberté, mais avait-elle le droit de condamner l'héritier d'une telle maison prestigieuse yorùbá, peule et kanuri à une vie aussi obscure ? Personne dans leur pays ne se montrerait assez compréhensif pour leur reconnaître l'accès au bonheur. Le scandale serait indescriptible. Et elle n'osait même pas envisager leur avenir ensemble : époux liés par une vérité relative, la passion.

Quel traître mot !

Combien d'égarements, combien d'atrocités cette émotion a-t-elle déjà causés en ce bas monde ? L'esclandre secouerait la classe dirigeante de leur pays. Et le prince y perdrait son âme, sa raison même d'avoir été conçu, élevé et promis à la vie. Car, de sa vie, il n'avait rien reçu, qui fut à lui. Elle ne lui avait jamais appartenu. Quoi qu'il pût en dire... Àiná en était douloureusement consciente.

Et Àiná regarda Akín.

Que son rêve était merveilleux ! L'aurole de bonté nimbait sa silhouette élégante tandis qu'elle voyait au-delà de ce visage si parfait, la main de la fortune : il était prédestiné à être un grand *Ọba*. Ayant cette connaissance, elle ne pouvait le détourner de son présent et lui offrir en guise d'avenir une existence amère enrobée d'une fine pellicule de douceur passionnée.

Comme ce rêve était merveilleux !

Àiná remuait les lèvres, la poitrine prête à l'explosion. Son rêve venait à elle. Il était à ses pieds, éperdu d'estime et prêt à satisfaire le moindre de ses désirs au *présent*. Mais demain... le temps ne leur offrirait qu'un bonheur aux couleurs passées, emprisonnés dans des évocations nostalgiques, alors que là-bas, en pays yorùbá, les esprits offensés se plaindraient à leur accorder mille et une occasions de s'aimer dans la folie, de se déchirer dans la tourmente, de s'honorer dans le repentir.

La passion est un fruit âpre. Pour goûter de toute son acidité et en apprécier chaque nuance, il faut être Àiná et aimer Akínjídé.

Le jeune homme l'écouta durant deux autres heures. Il ne cessa de lui demander si elle était sûre de ne pas vouloir de lui comme époux. Et elle le confirma en lui récitant toutes les raisons, qui de son point de vue, s'opposaient à leur union. Il ne contredit aucune d'elles, mais lui assura ne pas se soucier de l'opinion de sa famille et de ses sujets.

Elle lui retourna un sourire triste. Le calme d'Àiná augmentait avec la détermination de son compagnon.

— Je suis née à Ipe Akoko. J'aimerais être enterrée à Ipe Akoko. Tu es né pour gouverner et succéder à *Ọba* ton père. Akín ! raisonne comme un homme. J'ai cessé de te considérer

comme un mari. Je donnerais pourtant la moitié des années de mon existence pour effacer ce passé qui me hante et ne cesse de me torturer. J'offrirais tous les sacrifices nécessaires pour venir à toi comme je fus, il y a onze ans. J'ai une fille Akín. Elle aura bientôt dix ans. J'ai un époux généreux et agréable...

— Àiná, comment envisages-tu notre relation ? demanda lentement le jeune homme.

— Comment le saurais-je Akín ? Ce que je sais en revanche c'est que je ne me sens pas capable de tout arrêter entre toi et moi. Je t'ai édifié un culte, Akínjídé. Je me suis détournée de ma croyance pour ne plus croire qu'en toi. À l'heure où les uns et les autres appellent Dieu dans leurs prières, j'ai murmuré ton nom comme des litanies sourdes. Je ne saurais simplement t'aimer.

Elle se tut. Il la regarda avec une rare intensité. Le jeune homme avait du mal à croire qu'elle le voulait uniquement que comme amant. Était-il prêt à s'engager dans une telle relation ? Comme il ne lui répliquait un mot, elle continua à lui expliquer ses attentes.

— Je veux que tu sois un grand *Ọba*. Je te veux chez nous. Tu iras visiter les quartiers où je te traînais dans mes bagages inexistants. Je veux que tu tendes la main à ces pauvres enfants. Aide ce pays à créer des écoles, à nourrir les misérables. J'ai usé mon énergie à sortir mes amis de la misère. Ian et *baba* Andrew ne cessent de me le répéter. Mais comment me contenter d'accumuler de l'argent dans les établissements bancaires lorsque je sais qu'à Anthony Village, à Maroko ou à Ikeja, une fille subit le sort qui fut le mien ?

— Oh Àiná ! je doute que mon souvenir t'ait réellement

servi à grand-chose. Tu es née idéaliste, dit Akín en souriant enfin. Quelle mission me confies-tu là ? Je ne pourrai apaiser la misère de tous ces malheureux même en y consacrant la totalité de la fortune de mes ancêtres.

— Pour chaque enfant que tu sauveras de ce sort infâme, tu garantiras à deux ou trois générations des conditions de vie meilleure. Songe à cela. Chaque fille, à qui tu offriras la possibilité d'apprendre un métier honnête et de gagner sa vie, apportera à toute une famille un moyen sûr de subsistance. Combien sont-ils ? Des millions de jeunes livrés à la rue...

— Àiná. Àiná. Je suis peiné par le calvaire qui fut le tien.

Mais combien aussi sont-ils à vouloir vraiment s'en sortir comme toi ?

Elle chercha son regard. Il y lut sa passion et son désespoir.

— Sois un grand *Oba* ! Sauve un garçon. Sauve deux ou trois filles. Le nombre importe peu. Mais va et accomplis cela pour moi.

— Es-tu en train de me demander de sacrifier notre bonheur aux misérables de Lagos ? s'enquit le jeune homme avec incrédulité.

— Où est notre bonheur, Akín ? Où pourrait-il s'exprimer sans tenir compte de nos passés respectifs et de nos familles attentives ? Tu n'es pas dans mon passé. Tu es fixé dans mon avenir. Je ne t'oublierai qu'en cessant de respirer. Même alors, chacun de mes membres en retournant à la terre continuera à appeler ton nom...

— Àiná ! pourquoi dis-tu ces choses extraordinaires et me refuses-tu la possibilité de faire de toi la compagne de ma vie ? Ton infidélité existe seulement envers moi et non envers ton mari. Il sait que j'existe ! Tu me l'as dit.

— Il te prend pour un rêve inoffensif.

— Alors il est temps que je sorte de ta mémoire. Soit ! je renonce à te convaincre. Je me marie dans quinze jours, Àiná. J'ai prévu de m'en aller à la fin de la semaine prochaine. Vas-tu t'obstiner à me laisser partir ?

Elle ne lui répondit pas.

— Donne-moi quelques jours de ta vie. Accorde-moi ton éveil et ton sommeil. Je veux connaître ton rire. J'ai déjà tant savouré tes larmes. Je reconnaitrai ton sanglot parmi une multitude de sons. Ta larme dont je connais la saveur me restera unique. Crois-moi, je t'en supplie ! Mais songe que tu es pure et innocente pour moi qui n' imagine ton corps qu'avec une mémoire imparfaite. Àiná ! je n'ai jamais créé de poème pour une femme. J'ai tant de fois ri de la faiblesse de mes amis ! J'étais à l'abri de ces puérlités, me disais-je alors. Tu me redonnes l'humilité et la sensibilité. Viens et pose ta main contre mon cœur.

Elle obéit fascinée par ses paroles. Il la tenait captive de son regard tandis qu'il lui confiait ces mots dont il croyait chaque syllabe. Elle posa la main sur la chemise blanche.

— Oui, Àiná. Dis-moi ton désir.

Les doigts de la jeune femme défirent les boutons avec maladresse. Elle découvrit sa poitrine et l'admira sans retenue. Sa paume hésitante épousa la peau souple de son torse. L'onde de chaleur lia leurs deux sens. Akín rejeta la tête en arrière. Il avait désiré des femmes belles et moins belles. Aucune n'avait sollicité son ardeur par un contact aussi léger. Il emprisonna sa main sous les siennes d'un geste impulsif. Il prit ses doigts et les porta à ses lèvres. Il embrassa chaque phalange lentement, les yeux clos, le souffle égal.

Àiná découvrit brusquement le désir. Certes, elle était une femme comblée par un mari attentionné ayant de ces choses

une expérience insondable. Mais elle n'avait jamais eu d'élan charnel pour Ian. Il devait sans cesse la conquérir. Et il ne s'abandonnait pas avant de l'avoir satisfaite.

Cette douceur lui était nouvelle et point désagréable. Akín avait récupéré son autre bras. Il les disposa autour de son cou. Àiná alla au-devant de ses intentions. Ils ne s'embrassèrent pas comme deux adultes initiés à l'amour. Elle était son adolescente remplie de candeur. La fougue les emporta. Ils furent dans le tourbillon de la passion. Akín et Àiná cherchèrent la complicité du lit dans un même mouvement. Ils n'allèrent pourtant pas au-delà de ce baiser. Ils se séparèrent bouleversés et émerveillés de se découvrir aussi complémentaires.

— Je veux plus ! murmura Akínjidé.

Elle hocha la tête.

— Choisis ta maison, Àiná. Le monde est immense et aucune distance ne me fera reculer. Offre-moi, je t'en supplie, un seul jour de ta vie !

— J'ai peur, lui confia-t-elle dans un souffle de voix.

— J'ai moi aussi peur de l'intensité de mes sentiments. J'ai peur désormais d'avoir à te quitter parce que tu le veux ainsi.

— Restons ici.

— Il est hors de question que je m'attarde dans cette chambre ! J'accepte de ne point bouleverser ta vie. J'accepte de repartir au pays et de me condamner à une vie sans éclat. J'accepte d'aider quelques nécessiteux pour te complaire. Alors, sois tendre avec moi. Donne-moi un jour de ta vie. Donne-le-moi Àiná, autrement j'irais droit dans la folie...

— S'il te plaît, Akín. Ne me demande pas cela.

Il se leva, reboutonna sa chemise et réajusta sa tenue. D'un geste résolu, il décrocha sa veste dans l'armoire. Tout en

enfilant le vêtement, il lui annonça son départ pour Lagos sans lui épargner les détails courants. De nouveau, elle tenta de le raisonner, mais ne put l'atteindre. Akín s'était définitivement refermé, blessé par son ultime rejet. Il la raccompagna jusqu'à son immeuble.

— Adieu Àiná, lui murmura-t-il avant de s'éloigner, sans un regard en arrière.



Ọláyínká Angel McNeil est née à Lagos, de deux parents Yorùbá. Adoptée par le Britannique Ian McNeil à l'âge de sept ans, elle quitte son pays en compagnie de ce dernier et de sa mère pour Londres un an plus tard. Ọláyínká ignore alors, qu'elle est vouée, par ses propres résolutions à un destin grandiose et semé de tragédies. À 10 ans, elle rencontre le prince Akínjídé Adéníjí âgé de 23 ans, et en tombe amoureuse pour le reste de sa vie.

L'intrigue serait sans doute banale si ces deux âmes n'avaient à affronter, ensemble ou séparément des situations dramatiques, des

trahisons. Contraints par le poids des sentences pesant sur leur destinée commune, ils sont alors tenus d'opérer des choix aux conséquences funestes, qui les mèneront là où, selon la légende, leur histoire a commencé 400 ans plus tôt.

Ọláyínká, le choix d'une vie, est une suite de secrets exhumés, de serments et de scandales qui n'en finissent plus de rythmer la vie des différents protagonistes animés d'intentions dictées par les intérêts aussi bien politiques que matériels. Le pouvoir et ses nombreux aspects n'ont jamais été aussi bien illustrés que dans ces grandes familles yorùbá, igbo, peules, haoussa et kanuri aux richesses faramineuses.



La romancière **Musinga Mwa Tiki** ancre dans notre espace-temps des récits livrés par ceux qu'elle appelle les *Anciens*.

L'auteur se sert de sa formation d'historienne et de bien d'autres pour structurer la trame de ses ouvrages.

Ces histoires d'*Ici* et d'*Ailleurs* ont pour principal objectif de transmettre des aspirations nobles à des générations qui entament un cycle nouveau dans l'Histoire des Hommes.